

JOURNAL DES SAVANTS

FONDÉ EN 1665

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

JUILLET-AOUT 1938

SOMMAIRE DU N° 4

MM. P. DE LABRIOLLE. Saint Augustin, p. 145.

E. DHORME. Les fouilles françaises à Til-Barsib, deuxième et dernier article, p. 155.

L. MIROT. Perrinet Gressart et le Nivernais de 1422 à 1435, deuxième et dernier article, p. 165.

P. WUILLEUMIER. La Sicile antique, p. 172.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — A. BLANCHET. Le Congrès international de géographie à Amsterdam, p. 176. — H. DEBÉRAIN. Les Savants à l'Exposition « Bonaparte en Egypte », p. 177.

LIVRES NOUVEAUX, p. 181.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, p. 189.

ACADÉMIES ÉTRANGÈRES, p. 191.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

12, RUE VAVIN — PARIS VI^e

Bibliothèque Maison de l'Orient



171983

COMITÉ DU JOURNAL DES SAVANTS :

MM. R. P. SCHEIL,
ADRIEN BLANGHET,
PAUL PELLIOT,

MM. ALFRED JEANROY,
AIMÉ PUECH,
CHARLES PICARD.

Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
Et MM. les Membres composant le Bureau de l'Académie.

Directeur :

M. ALFRED MERLIN, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Directeur adjoint :

M. HENRI DEHÉRAIN, Conservateur honoraire de la Bibliothèque de l'Institut.

Anciens Directeurs :

GASTON PARIS. — RENÉ CAGNAT.

HISTORIQUE, MODE ET CONDITIONS DE LA PUBLICATION

Le JOURNAL DES SAVANTS est le plus ancien des journaux littéraires de l'Europe. Fondé en 1665, il fut placé par Louis XIV en 1701 sous le patronage royal. Il disparut en 1792, mais il fut réorganisé par l'État en 1816. Depuis 1903 il est publié sous les auspices de l'Institut de France.

Le JOURNAL DES SAVANTS paraît tous les deux mois, par fascicules de six feuilles in-4°.

Le prix de l'abonnement annuel est de 65 francs pour la France et de 100 francs pour l'étranger. Le prix du fascicule est de 18 francs.

Les manuscrits ainsi que les propositions de collaboration doivent être adressés à M. le Directeur ou à M. le Directeur adjoint, Bibliothèque de l'Institut, 23, quai de Conti, Paris, VI^e.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et les annonces :

A la Librairie Orientaliste PAUL GEUTHNER, 12, rue Vavin, Paris, VI^e.

JOURNAL
DES SAVANTS

JUILLET-AOUT 1938

SAINT AUGUSTIN

HENRI-IRÉNÉE MARROU. *Saint Augustin et la fin de la Culture Antique*.
Un volume in-8°, xvi-621 pages. Paris, E. de Boccard, 1937. —
DU MÊME : Μουσικὸς Ἀντίκρ, *Étude sur les scènes de la vie intellectuelle
figurant sur les Monuments funéraires romains*. Un volume in-8°,
312 pages. Paris, E. de Boccard, 1937.

I

Le temps est loin où, pour s'initier à l'étude de saint Augustin, on ne disposait guère chez nous — en dehors du précieux tome XIII des *Mémoires* de Le Nain de Tillemont — que des livres superficiels de Ferraz et de Nourrisson. Depuis trente ans la « littérature » augustinienne a pris un développement extraordinaire ; et le quinzième centenaire de la mort d'Augustin a donné à cette efflorescence un regain nouveau. En 1930 et 1931, sept recueils collectifs ont paru à cette occasion, à Paris ¹, à Rome ², à Rotterdam ³, à Cologne ⁴, à Milan ⁵,

1. *Saint Augustin. Cahiers de la nouvelle Journée*, n° 17, 1930 ; et vol. VII des *Archives de Philosophie*, 1936.

2. *Miscellanea Agostiniana, testi e studi pubblicati a cura del ordine eremitano di S. Agostino nel XV centenario della morte del santo dottore*, 2 vol., 1930.

3. *Miscellanea Augustiniana*, 1930.

4. *Aurelius Augustinus. Die Festschrift des Görres-Gesellschaft zum 1500 Todestage des hl. Augustinus* (sous la direction de M. Grabmann et J. Mausbach), 1930.

5. *S. Agostino. Pubblicazione commemorativa del XV centenario della sua morte. Rivista di filosofia neo-scolastica, supplemente speciale al volum. XXIII*, 1931.

à Londres¹. C'est à peine si, actuellement, cette riche production internationale se ralentit, et le spécialiste même éprouve quelque peine à la suivre.

Au surplus, à compulsier tant de livres et d'articles, on s'aperçoit assez vite qu'ils se ramènent pour la plupart à un petit nombre de thèmes, dont certains commencent à s'épuiser. Pendant longtemps, c'est le problème de la sincérité des *Confessions*, de leur valeur documentaire, et aussi la question connexe du développement intellectuel d'Augustin jusqu'à son baptême, qui ont accaparé les investigations de la critique. Il est un chapitre de cette enquête, à savoir le rôle joué par le néoplatonisme dans la conversion d'Augustin, qui, à soi seul, a suscité quantité de travaux. Ajoutons aussi le problème de l'*Itala*, cette mystérieuse version latine de la Bible à laquelle le saint fait allusion dans un passage de son *De Doctrina Christiana*, et qu'on n'a pas encore réussi à identifier ; les interprétations divergentes sur le point de savoir si vraiment Augustin savait le grec et s'il était familier avec la pensée et la littérature helléniques ; les essais de synthèse de la philosophie augustinienne (parmi lesquels il faut signaler l'admirable *Introduction* d'E. Gilson) ; les études relatives à tel aspect de l'exégèse ou de la mystique d'Augustin, etc. Les redites ne manquent pas dans ces innombrables essais, de qualité très inégale.

Un des mérites de la thèse remarquable récemment publiée par M. Henri-Irénée Marrou, c'est qu'elle ne fait double emploi avec aucun d'eux. Il arrive, certes, à M. Marrou de toucher à des questions déjà débattues : toujours il sait les aborder d'une façon ingénieuse, personnelle, et par un biais intéressant. Mais l'objet propre de sa démonstration déborde les cadres où la critique s'est enfermée jusqu'ici le plus souvent.

Il a voulu montrer de quoi était faite, au juste, la « culture » d'Augustin, soit dans les éléments traditionnels dont, comme étudiant, puis comme grammairien et rhéteur, il avait reçu l'héritage et subi l'empreinte ; soit dans les compléments qu'il ne manqua pas d'y fournir, quand, se tournant avidement vers la « sagesse », il chercha dans les arts libéraux un support aux premiers efforts constructifs de sa raison pour mieux connaître l'âme et Dieu ; soit enfin dans les techniques nouvelles auxquelles il se plia, une fois devenu prêtre, puis évêque, lorsqu'il dut expliquer la Bible au peuple chrétien et consacrer le meilleur de son intelligence à approfondir les données de la Révélation.

1. *A Monument to St. Augustine, essays on his age, life and thought*, 1930.

M. Marrou a été ainsi amené à se demander ce qu'était devenue, dans la seconde moitié du IV^e siècle, cette culture latine, dont les écoles perpétuaient les méthodes, mais qui tendait dès lors à s'appauvrir et à se dessécher. Par plus d'un côté, observe-t-il, Augustin est, en dépit de ses éclatantes supériorités, un lettré de la décadence ; et il l'est demeuré, même quand un idéal nouveau se fut installé dans son esprit et que certaines fausses valeurs dont se satisfaisaient les intellectuels de son temps ne lui inspirèrent plus que du dégoût. Connaissance médiocre du grec ; composition peu rigoureuse de la plupart de ses traités ; érudition qui se réduit souvent à des anecdotes savantes, à des *exempla* plus ou moins historiques, ou à des collections de faits singuliers, de *mirabilia* ; formation scientifique lacuneuse, même dans l'ordre de la rythmique, à laquelle il a pourtant consacré tout un opuscule ; application au cas de la Bible de procédés d'interprétation couramment appliqués déjà à la poésie d'Homère et de Virgile, — par tous ces traits, et par bien d'autres encore, Augustin reflète les habitudes d'esprit, la mentalité d'une époque qui avait plus de goût pour l'ingénieux que pour le solide.

Mais à cette formation traditionnelle, qui devait persister chez lui jusqu'au bout, il associa des linéaments nouveaux, des points de vue inédits, des préoccupations « culturelles » dont la fortune fut immense : c'est par là qu'il annonce et préfigure le Moyen Age. Citons seulement sa façon de ranger les manifestations de l'intelligence sous la dépendance de la foi ; sa volonté de centrer la philosophie et la science sur le commentaire de la Bible ; l'idée qu'il se forme de la véritable éloquence chrétienne, rattachée non pas à la tradition profane, mais à celle qui, partie de saint Paul, passait par saint Cyprien et saint Ambroise ; le rôle qu'il assigne à la grammaire et à la dialectique, bases futures de la scolastique. La culture médiévale s'appuiera sur les mêmes principes ; elle souffrira des mêmes lacunes.

Placé entre le vieux monde déjà bien ébranlé et la société nouvelle qui allait surgir de tant de ruines, Augustin fut qualifié comme aucun autre n'aurait pu l'être pour opérer la synthèse de quelques-uns des éléments encore vivaces de l'ancienne civilisation et pour les transmettre, avec ses apports personnels, aux siècles prochains.

Des symptômes déjà manifestes de vieillissement, un élan créateur, d'une puissance incomparable, qui s'élance vers une jeunesse nouvelle, tels sont les contrastes qui ont frappé M. Marrou chez son auteur, et dont il s'attache à souligner l'opposition.

On ne peut dire que l'idée maîtresse du livre soit absolument neuve : on la trouve esquissée chez Reitzenstein¹ et chez Eibl². Mais leurs aperçus rapides n'ont rien de comparable à cette belle et riche démonstration. M. Marrou n'est pas de ces littérateurs qui s'imaginent connaître Augustin pour avoir lu les *Confessions* et la *Cité de Dieu*. Il s'est familiarisé avec les parties les plus difficiles et les plus abstraites de son œuvre, je veux dire avec ses paraphrases scripturaires, avec ces traités de jeunesse où la dialectique déploie sa virtuosité en mille débats et détours captieux. C'est grâce à cette information étendue qu'il a réussi à « démonter » une puissante intelligence, à en faire voir, pour ainsi dire, les rouages, le fonctionnement, quelquefois les à-coups. Il écrit d'ailleurs en un style d'une clarté fluide où ne se trahit nul effort : jamais sa pensée ne s'ennuie ni ne subtilise. Historiens de l'antiquité, médiévistes, philosophes, théologiens, tous feront leur butin dans ce livre excellent, qui est de lecture aussi attrayante qu'instructive.

II

C'est le privilège des travaux longuement mûris, comme l'a été celui-ci, de n'offrir à qui les lit de près qu'un nombre infime de ces petites inexactitudes, de ces à peu près, qui foisonnent dans les ouvrages médiocres.

Passons condamnation sur un léger lapsus, p. 190. M. Marrou y fait allusion à cette espèce d'échelle, formée des degrés successivement gravis par l'âme dans son ascension vers Dieu, qu'Augustin dresse à la fin de son *De Quantitate Animae*. Il compte *six* degrés : en fait, Augustin en dénombre *sept*, dont il décrit tour à tour les mérites croissants. — On ne voit pas, dans ce même traité, au chapitre VII, § 12, qu'Augustin y considère la vocation philosophique comme « une sorte de maladie, d'infirmité », ainsi que l'indique M. Marrou, p. 369, note 1 ; et le texte des *Soliloques* (cité *ibid.*) n'implique pas davantage qu'Augustin sous-estime la méthode rationnelle. Cela étonnerait, d'ailleurs, chez un intellectuel de sa sorte, tout féru de dialectique. — J'ai quelque doute sur la filiation qu'établit M. Marrou (p. 288) entre la thèse de Platon, dans le *Phédon*, sur l'immortalité de l'âme, et la démonstration que développe Augustin dans les *Soliloques* et le *De Immortalitate Animae*. Platon

1. *Augustin als antiker und als mittelalterlicher Mensch*, dans la *Bibliothek Marburg*, I, 1922-1923, p. 24-65.

2. *Augustinus an der Wende von der Antike zum Mittelalter*, dans *Miscellanea Augustiniana*, Rotterdam, 1930, p. 450-462.

pose en fait que l'âme est immortelle parce qu'elle *ressemble* le plus possible à la Réalité intelligible et indissoluble (*Phédon*, 78^b-82^c : éd. Robin, p. 35). Pour Augustin, l'âme est le *lieu*, l'habitable de la Vérité éternelle : or celle-ci ne saurait périr. Le rapport de cette démonstration à celle de Platon est beaucoup moins sûr qu'il ne l'est à celle de Plotin (*Enn.*, IV, 7 : Bréhier, t. IV, p. 198) : l'âme, *substrat* des vérités éternelles. — On ne comprend pas bien (p. 484) pourquoi les intellectuels païens auraient été déconcertés par la façon qu'avaient les chrétiens d'entendre la Bible — comme un livre mystérieux, riche de sens cachés, et où circulait la sève des intentions spirituelles et des préfigurations mystiques. M. Marrou ne s'est-il pas attaché à montrer que ce goût d'arcanes, d'arrière-plans allégoriques, était un des traits de la culture antique, non pas seulement celle de la décadence, mais celle aussi des époques les plus favorisées ? S'ils furent choqués (ce qui n'est pas contestable), ils le furent donc par autre chose que par une méthode qui leur était depuis longtemps familière.

Laissons ces broutilles. Voici une contestation qui va plus loin. C'est au sujet de ce fameux *De Doctrina christiana*¹, qui fut si lu au Moyen-Age et devint une manière d'oracle pour les meilleurs esprits.

D'après M. Marrou cet ouvrage serait un véritable traité de culture générale où Augustin aurait arrêté le programme des connaissances nécessaires et suffisantes à tout chrétien instruit ou désireux de s'instruire.

J'estime, pour ma part, que ces quatre livres reflètent des prétentions plus modestes et qu'Augustin n'a eu d'autres visées que d'établir les bases de la culture spécifiquement ecclésiastique, à l'usage du clergé chargé d'interpréter la Bible devant les fidèles.

Ce menu débat n'est pas aussi insignifiant qu'on pourrait le supposer : il est évident que si nous sommes en présence d'un simple manuel d'herméneutique ou d'homilétique, les conclusions qu'en déduit M. Marrou pour montrer combien modestes étaient, en matière scientifique, les exigences d'Augustin, ne gardent plus tout-à-fait la même portée.

Je reconnais volontiers qu'en plus d'un passage, je dirai même en certaines parties du *De Doctrina christiana*, le doute est permis, Augustin ne précisant point ni ne délimitant le public auquel il s'adresse.

1. *Patrol. latine*, 34, 15-122.

Mais nombreux sont les morceaux où il est manifeste qu'il pense uniquement à ceux qui ont mission de commenter les Écritures devant un auditoire de fidèles. Cela est déjà sensible dans sa Préface, au § 4 et 5, où il s'en prend à ceux qui croient pouvoir « comprendre et expliquer » les Livres Saints sans être guidés par une méthode préalablement acquise. Même indication au § 8 de ce *Proœmium*. — Au § 41 du premier livre, il est question de « l'interprète » qui se permet d'attribuer à tel texte scripturaire un sens différent du sens voulu par l'auteur sacré. Il ne s'agit évidemment pas ici d'une lecture privée, mais bien d'une paraphrase communiquée à d'autres et qui, en certains cas, peut fournir prétexte à de graves abus, étant donnée l'autorité de celui qui la hasarde. Le § 7 du livre II, le § 1 du livre III imposent une impression identique. Enfin le IV^e livre tout entier est écrit à l'usage du « docteur chrétien », c'est-à-dire de celui qui « a mission d'interpréter et d'enseigner les divines Écritures » (ce sont les termes mêmes du § 6 : *divinarum scripturarum tractator et doctor*), et de l'orateur chrétien qui entreprend de fournir aux fidèles les exhortations nécessaires. Ici, aucun doute n'est plus permis.

Par conséquent, si Augustin y a parfois élargi ses préceptes et esquissé une méthode générale d'exégèse biblique, le *De Doctrina christiana* garde pourtant le caractère d'une sorte de *compendium*, qu'il destinait aux prêtres, aux évêques, à quiconque aurait mission de commenter l'Ancien et le Nouveau Testament. Une arrière-pensée s'y devine : celle d'insinuer qu'on ne s'improvise pas exégète, et que l'Esprit ne souffle pas toujours comme on veut, mais comme il veut. Que le Moyen-Age ait considéré cet ouvrage comme « la charte fondamentale de la culture chrétienne », c'est entendu. Mais qu'il ait eu une telle portée dans l'esprit de son auteur, voilà qui ne me paraît nullement démontré.

III

En repérant dans l'œuvre d'Augustin les vestiges de certaines habitudes d'esprit où les fâcheuses disciplines de son époque se décèlent parfois, M. Marrou a voulu, non pas le diminuer, mais seulement le définir. Il a trop de délicatesse et de goût pour ne pas avoir senti profondément cette vitalité prodigieuse, cette sincérité unique, cette vibration émouvante d'une âme pathétique entre toutes. Un ouvrage comme le vaste traité *De Trinitate* (qu'on ne lit plus guère) lui inspire, en dépit de ses défauts

de composition, autant d'admiration que de respect. Un grand esprit et un grand artiste, tel lui apparaît Augustin.

Mais c'est justement parce que le génie d'Augustin défie toute contestation que l'on peut, sans indécente chicane, en marquer les limites et y signaler quelques déficits. Par le faisceau des puissances dont il dispose, Augustin domine ses contemporains. Pourtant, au point de vue de l'érudition et de ce que nous appelons l'esprit critique, il est nettement inférieur à saint Jérôme : il ne s'est pas élevé comme lui à la grammaire savante, à la philologie ; et ce n'est que tardivement qu'il s'est décidé à reconnaître le prix de sa traduction *ex Hebræo*, sans d'ailleurs donner jamais raison à celle-ci contre les Septante.

De même, en philosophie, s'il est autrement original et pénétrant qu'un Marius Victorinus, il a senti moins nettement que lui la nécessité d'attribuer une valeur précise et fixe à son vocabulaire technique.

M. Marrou, qui connaît la profondeur des analyses philosophiques d'Augustin, la souplesse de sa dialectique ; qui a lu, au livre XI des *Confessions*, ces pages étonnantes sur l'idée du temps, qu'admirait Pierre Duhem, n'a pu se tenir de formuler (p. 243) une réserve fort légitime au sujet de certains raisonnements étranges qu'Augustin insère parfois dans des développements psychologiques ou exégétiques tout-à-fait corrects et satisfaisants. Je regrette qu'il n'ait pas insisté davantage sur ces obnubilations subites.

Ainsi, dans le *De Immortalitate animae*, Augustin s'arrête un instant à l'hypothèse qu'un artiste puisse oublier son art, pour l'avoir transmis aux disciples qu'il a formés, comme si l'art était une entité vivante, distincte de l'artiste lui-même. Il s'inquiète de savoir ce que deviennent nos connaissances, quand nous sommes dans le cas de les oublier momentanément, ou que nous nous appliquons à d'autres sujets. Il lui arrive aussi de traiter les réalités spirituelles comme si elles avaient une existence objective, comme si elles étaient de véritables hypostases. Il suppose alors des oppositions et des conflits qui se ramènent à de simples questions de mots, à un verbalisme chimérique. Avec sa façon de passionner tout ce qu'il touche, il s'émeut à propos de ces pseudo-difficultés, comme s'il fallait vraiment les prendre au sérieux et même au tragique : ce à quoi nous avons quelque peine à consentir. Oui, c'est un des traits curieux de l'intelligence augustiniennne que, capable des plus magnifiques spéculations, des dissections philosophiques les plus minutieuses, et cela dans une langue aussi claire que vigoureuse, elle fait quelquefois surgir

des problèmes qui ne mettent en jeu que de purs phantasmes, dénués de consistance.

Ces arguties, on les rencontre non pas seulement dans ses opuscules de jeunesse, où elles s'expliqueraient par l'inexpérience d'un apprenti penseur, mais jusque dans les œuvres de sa maturité. Le X^e livre des *Confessions* en offre quelques spécimens curieux. On sait que dans ce livre, Augustin, qui a achevé au IX^e l'histoire de sa conversion, s'applique à une enquête sur lui-même, à une sorte d'examen de conscience, pour se rendre compte s'il a opéré des coupes assez profondes dans cette végétation de désirs et de rêves qui poussait autrefois en lui des rejetons si tenaces. Il dresse en somme son bilan moral à l'époque même où il rédige ses *Confessions*. Mais avant de repérer ainsi ce qu'il appelle ses défaillances pécheresses, *languores peccatorum meorum*, il pose d'abord un problème d'ordre métaphysique : « Où pouvons-nous trouver Dieu ? » Est-ce en dehors de nous, dans ces *elementa* où la philosophie antique avait si longtemps essayé de surprendre le secret de l'univers ? Non, il faut dépasser la nature inanimée, arriver jusqu'à l'homme, et, dans l'homme, à la faculté qui est, de toutes, la plus surprenante, la plus mystérieuse, la mémoire.

Il étudie donc successivement, avec une vivacité de ton, un don d'animer les idées abstraites, bien supérieurs, semble-t-il, aux meilleures réussites de Cicéron et de Plotin, la mémoire des sensations, la mémoire des notions intelligibles, la mémoire des sentiments et des passions. Puis, élargissant cette conception traditionnelle de la mémoire, au point de l'identifier à la conscience même, et à quelque chose qui ressemble à la « subconscience », il aboutit à cette conclusion que, si nous voulons atteindre Dieu, il suffit de nous dégager de ce qui obscurcit nos regards — passions, asservissement aux soucis médiocres — et d'écouter au dedans de nous-mêmes la voix divine qui nous parle. C'est alors que, dans l'ordre intellectuel, nous constaterons en nous certaines vérités nécessaires, immuables, éternelles qui ne peuvent venir des sens, ni des réalités que les sens nous font connaître ; tandis que, dans l'ordre moral, nous sentirons en nous un immense vœu de bonheur, qui ne saurait être satisfait qu'étayé sur la Vérité. S'il y a en l'homme de l'éternel, de l'immuable, du nécessaire, c'est donc que Dieu est présent à l'âme humaine : il est le Maître qui l'instruit, la lumière qui l'éclaire, l'attrait qui le sollicite, alors même que l'âme n'a pas, de son action permanente, pleine et pieuse conscience.

Et comme, chez Augustin, jamais le raisonnement ne se tisse de froids théorèmes, ni ne consent à y aboutir, c'est par un élan de prière et d'amour que se clôt cette longue discussion.

Pourquoi, si belle et émouvante soit-elle, éprouve-t-on à la suivre jusqu'au bout un peu d'embarras ?

C'est, d'abord, parce que dans la plus grande partie de ce riche développement Augustin entend la mémoire au sens même où nous prenons communément ce mot aujourd'hui : une faculté conservatrice des réalités antérieurement perçues ou senties. Mais vers la fin, « se souvenir » de Dieu, n'est plus l'appréhender comme une image passée, mais prendre conscience de sa présence perpétuelle dans un *abditum mentis*, d'où il enseigne l'âme et l'illumine. Il est évident qu'ainsi conçue la « mémoire » signifie beaucoup plus que ne désigne son acception psychologique habituelle ; or, Augustin avait paru d'abord s'approprier celle-ci, et c'est sans avertir que peu à peu il y donne une extension inattendue.

Ajoutons que, dans le corps même de la démonstration, il dévie plus d'une fois vers des arguments paradoxaux et se crée des difficultés imaginaires, des perplexités dont il aurait pu faire l'économie. Par exemple, au § XIV, 21, il identifie *mémoire* et *esprit*, sous prétexte que la langue courante les confond, et il s'étonne que, par exemple, l'esprit puisse être gai, quand la mémoire sent le poids de quelque fâcheux souvenir. C'est épiloguer sur des mots. — Mais il y a mieux : au § 24 il s'échauffe tout d'un coup sur le problème de savoir comment le *souvenir de l'oubli* ne met pas la mémoire en déroute, puisque *oubli* est juste l'opposé de *mémoire*. Ainsi se souvenir de l'oubli, ce serait se mettre en état d'oubli.

A ce prix, l'intelligence devrait, à évoquer la notion de sottise, s'assotir pour autant !

Ces fléchissements bizarres n'ont pas échappé à M. Marrou. Il hasarde une ou deux explications — dont visiblement il n'est pas satisfait. On serait tenté d'assimiler de tels paralogismes aux frivoles « questions », du genre de celles que Macrobe, contemporain d'Augustin, prête aux interlocuteurs de ses *Saturnales*. Mais ceux-ci, pseudo-lettrés en vacances, s'amusaient à ces jeux érudits. Augustin, lui, y porte des perplexités angoissées ; il ne badine pas, certes ! *laboro hic et laboro in me ipso ; factus sum mihi terra difficultatis et sudoris nimii*. Quel service aurait rendu M. Marrou, s'il avait réussi à nous faire voir comment et pourquoi ces failles ont pu se creuser dans une intelligence si cohérente et si vigoureuse !

IV

L'impression totale que laisse son livre est une impression heureuse, sympathique : point de dénigrement, mais point d'illusions conventionnelles ; une absence totale de pédantisme ; une vivacité qui joue parfois sur les confins de l'humour. Plût à Dieu que toutes les thèses unissent ainsi à de solides recherches une si aimable « présentation ! »

La seule réflexion un peu mélancolique que celle-ci suggère, la voici :

M. Marrou a eu l'occasion de dresser, en divers endroits de son travail le « tableau clinique » d'une décadence, considérée exclusivement du point de vue intellectuel. Un symptôme qu'il relève souvent, c'est l'abus du manuel, des épitomés, des compilations, des « moyens courts ». — Mais qu'apprend donc aujourd'hui notre jeunesse, dans les intervalles de ses « loisirs », sinon des mementos, des paraphrases, des analyses d'auteurs qu'elle effleure à peine, des descriptions d'expériences scientifiques dont bien peu sont réalisées sous ses yeux ?

Faut-il conclure de ces analogies que la culture latine du iv^e siècle finissant n'était pas tellement absurde ? Ou bien, devons-nous nous demander si la nôtre a bien le droit de s'enorgueillir de ses méthodes, et si elle ne prépare pas quelque retour humiliant des *dark Ages* ?

V

Je signale d'un mot la thèse complémentaire de M. Marrou. Elle se rattache au travail qui vient d'être analysé. Puisque l'objet propre de son enquête était le contenu même de la notion de « culture » à la veille des invasions, il a été amené à se demander ce que les Romains de cette époque en pensaient eux-mêmes. Sans prétendre traiter la question dans son ensemble, il a voulu y fournir une « contribution », en utilisant les textes épigraphiques et les monuments funéraires (des sarcophages pour la plupart) où sont représentées des scènes relatives à la vie intellectuelle : scènes d'enseignement, d'étude, de musique, etc. Il a ainsi constitué, avec beaucoup de prudence et de méthode, un répertoire dont on chercherait vainement l'analogie, et qui, éclairé d'un certain nombre de clichés, complète très utilement le témoignage des textes littéraires.

PIERRE DE LABRIOLLE.

LES FOUILLES FRANÇAISES A TIL-BARSIB

F. THUREAU-DANGIN et MAURICE DUNAND. *Til-Barsib*, avec le concours de LUCIEN CAVRO et GEORGES DOSSIN. Un volume in-4° de 167 pages (frontispice en couleur) et un album de LIII planches, avec 6 plans ou diagrammes. Paris, Geuthner, 1936. (Tome XXIII de la Bibliothèque Archéologique et Historique du Service des Antiquités de Syrie.)

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE ¹.

L'une des trouvailles les plus suggestives que réservait aux fouilleurs le déblaiement méthodique du palais assyrien est, sans contredit, celle des peintures murales qui décoraient les salles et les passages du somptueux édifice. M. L. Cavro, alors attaché à l'Institut français d'archéologie et d'art musulman de Damas, a réussi non seulement à préserver, mais encore à copier fidèlement ces vestiges, parfois peu discernables, d'un art à la veille de disparaître. Les principaux motifs des grandes compositions que les peintres assyriens n'avaient pas hésité à entreprendre ont été exposés, l'année même qui suivait leur découverte, à l'Exposition d'Antiquités Orientales du Musée de l'Orangerie (octobre-novembre 1930). M. Dussaud attirait dès lors l'attention des historiens de l'art sur « une branche à peu près ignorée de l'art assyrien ² ».

C'est à M. Thureau-Dangin que nous devons l'étude complète sur « les peintures du palais » de *Til-Barsib* (p. 42 ss.), dont il écrit à juste titre qu'« elles constituent, il n'est pas exagéré de le dire, une véritable révélation. De la peinture assyrienne nous ne savions jusqu'ici presque rien. Quelques rares fragments, publiés par Place, Layard et Andraë en attestaient l'existence. Mais on ne connaissait encore aucune composition peinte comparable aux ensembles sculptés que les fouilles assyriennes nous ont révélés » (p. 72). Ajoutons que la documentation, en ce qui concerne la peinture mésopotamienne, est complètement renouvelée grâce aux fouilles de M. Parrot, à Mari (*tell-Hariri*), qui ont mis à jour les

1. Voir le premier article dans le cahier de mai-juin, p. 109.

2. *Catalogue de l'Exposition d'Antiquités Orientales* (1930), p. 26.

fresques du palais royal datées des environs de l'an 2000 avant notre ère¹.

La première constatation qui s'est imposée à M. Thureau-Dangin est que les peintures de *Til-Barsib* ne sont pas toutes du même temps : « Celles, par exemple, de la salle XXIV et du couloir XXVI s'opposent nettement par le style à celles qui décorent les salles XXII et XXVII » (p. 45). La restauration du palais, qui aurait eu pour conséquence la seconde décoration, pourrait dater du temps d'Assurbanipal (668-626 av. J.-C.). Les premières peintures, d'après certains détails de style, sont franchement postérieures à Salmanasar III (858-824), ce qui ne prouve pas nécessairement qu'on doive descendre, pour les dater, jusqu'à Téglatphalasar III (745-727), comme M. Thureau-Dangin l'avait proposé à première vue (*Syria*, XI, p. 123). Lui-même nous met en garde contre une trop grande précision que n'autorise point l'état précaire de la documentation : « Il ne faut pas perdre de vue qu'entre Salmanasar III et Téglatphalasar notre documentation est à peu près inexistante : il y a là un espace de trois générations durant lequel les éléments de comparaison nous font presque entièrement défaut » (p. 45). Retenons que « dans les peintures du premier style le dessin était tout entier fait au noir, puis l'artiste le coloriait en alternant le rouge et le bleu », tandis que « dans les peintures du dernier style le dessin était fait en rouge : le noir n'intervenait ensuite que pour accentuer les contours les plus importants » (p. 48).

Un bel exemple du premier style est fourni par la grande composition qui couvre les panneaux *a*, *b*, *c* de la salle XXIV et qui ne mesure pas moins de 22 mètres de longueur (pl. XLIX). On y voit le roi, assis sur son trône, les pieds posés sur un escabeau. Il tient l'éventail de la main gauche, la canne de la main droite. Derrière lui deux eunuques, reconnaissables à leur menton imberbe et à leur embonpoint traditionnel ; puis l'escorte royale, avec le char du roi et ses chevaux de selle. Face au monarque, le plus haut fonctionnaire, celui que les textes appellent le *tartan*², et derrière celui-ci un personnage qui a pour rôle de présenter

1. Article de M. Parrot et reproduction des fresques dans *The Illustrated London News*, 30 octobre 1937, p. 763 ss. On remarquera surtout la scène de couronnement (p. 765, fig. 10), celles du sacrifice (p. 764, 9) et de l'offrande (p. 764, 3). Voir maintenant la remarquable étude de M. Parrot, *Les peintures du palais de Mari*, dans *Syria*, 1937, p. 325 ss.

2. La Bible mentionne le *tartán* de Sargon (*Isaïe*, XX, 1) et celui de Sennachérib (*II Rois*, XVIII, 17).

toute une population de déportés. Des femmes figurent dans le cortège, quelques-unes placées sur un chariot que traînent quatre hommes. Des soldats assyriens mènent ce troupeau d'esclaves qu'à leur accoutrement (chaussures à bout relevé, tunique des femmes plus longue que celle des hommes, veste ouverte au-dessus de la tunique), on reconnaît pour des Anatoliens (p. 50). Détail à retenir, les étrangers sont, en général, de taille plus petite que les Assyriens. C'est ainsi que sur le panneau de la même salle (pl. L), la différence entre les fonctionnaires assyriens et les étrangers (des Anatoliens encore), qui apportent des faisceaux d'arcs sur leur épaule droite, est destinée à produire un contraste saisissant. Cette fois le roi est debout, il tient sa canne dans la main droite, le bras à demi tendu vers le *tartan*, que suivent les dignitaires. Le dernier de ceux-ci lève la main droite pour faire signe aux vaincus, placés en file derrière lui, d'apporter leurs armes. Les panneaux *g-h* mettent encore en scène le roi debout (pl. L). La terreur qu'inspire le monarque est augmentée par le fait qu'un lion apprivoisé est couché à ses pieds. Face au roi, deux dignitaires, suivis de l'« introducteur », qui tient toujours la droite levée ; puis les deux scribes officiels, l'un écrivant avec le poinçon sur une tablette d'argile (donc en assyrien), l'autre écrivant avec le pinceau sur un papyrus ou un parchemin (donc en araméen). Viennent alors deux captifs, des Bédouins sans doute, un homme et son fils, suivis d'un soldat assyrien. On fait évidemment le recensement des prisonniers. Le panneau *i* présente une scène similaire (pl. LI). Mais le roi est sur un char roulant que traînent deux eunuques, tandis que deux autres eunuques suivent le char et précèdent l'escorte. Il y a de la résistance chez les Bédouins qu'on amène, à tel point que l'un d'eux est saisi aux cheveux par un des soldats assyriens qui le menace de son épée. Deux femmes, dont l'une tire son enfant par la main, sont amenées par un autre soldat.

Une autre grande composition, d'une longueur de 12^m,50, est celle qui décore les panneaux *a, b, c* de la salle XLVII. Elle est aussi du premier style et accuse des traits similaires à ceux des scènes précédentes, comme on pourra s'en convaincre en examinant de près les relevés de la planche LII. Nous retrouvons le roi assis sur son trône, la canne dans la main droite levée, une tige à trois fleurs dans la main gauche. Derrière lui les deux eunuques, l'escorte des chefs et des guerriers. En face de lui, le *tartan*, l'eunuque, puis deux officiers qui portent en mains les coupes offertes par le chef d'un groupe de tributaires. Le chef est prostré devant le marchepied du trône, tandis que le groupe, présents en mains, suit

l'introducteur qui lève le bras gauche suivant le geste conventionnel que nous avons déjà signalé. Les présents consistent en poignards à la gaine ciselée et en anneaux d'or ou d'argent. D'après leur costume (tunique longue et manteau drapé, sandales dont la courroie prend sous la cheville), les tributaires seraient des Syriens (p. 51). Un curieux exemple de retouche serait la transformation de deux eunuques en soldats par l'adjonction de la barbe (p. 64 s. et pl. XLIV, 1, 2).

Les autres panneaux de la salle XLVII sont en mauvais état de conservation. Il a fallu l'œil exercé et la main sûre de M. Cavro pour réussir à dégager la signification du panneau *d* : scène de carnage dont l'originalité était accusée par les têtes des victimes jonchant le sol (pl. LII). Aussi peu distinctes les traces du panneau *f*, où l'on reconnaît pourtant le char royal traîné par quatre chevaux et une file de prisonniers qui sont emmenés par des soldats (pl. LII). La composition tout entière porte les caractères du premier style (p. 65).

La pl. LIII groupe habilement les peintures qui appartiennent au dernier style, celui du temps d'Assurbanipal. On les rencontre dans la salle XXII, qui est la salle du trône (ci-dessus), et la salle XXVII, qui servait de salle de bains. Retenons les caractéristiques des deux compositions qui représentent des scènes de chasse : « Les chevaux de la salle du trône pourraient être de la même main que ceux de la salle XXVII. La ressemblance est également frappante dans le dessin de la figure humaine, dans la façon, par exemple, de représenter la chevelure tombant carrément sur les épaules. Des deux côtés même facture élégante, même technique, même emploi notamment de rouge pour le dessin. La comparaison des frises révèle aussi d'étroites analogies entre les décorations respectives des deux salles : ainsi les marguerites de la frise de la salle du trône, avec leur cœur quadrillé, leur dessin rouge, le fond rouge sur lequel elles se détachent, sont tout à fait semblables à celles de la frise de la salle XXVII » (p. 69).

Un coup d'œil sur la mieux conservée des compositions, celle de la salle XXVII, fait bien voir l'analogie indéniable entre la chasse, telle que la conçoit le peintre, et les fameuses chasses au lion qui étaient sculptées sur les murs du palais d'Assurbanipal à Ninive (*Koyundjik*). Le peintre a eu soin de mettre en avant le char royal, que les chevaux emportent au galop à la rencontre du lion qui, criblé de flèches, continue de faire face à son agresseur. Le roi bande son arc. Deux cavaliers suivent le monarque et, derrière eux, ce sont les chars de la suite du roi. Un lion

mort est chargé déjà sur le premier de ces chars. A côté du conducteur est un soldat qui tient la fronde de la main gauche (pl. LIII). Naturellement « le char royal se distingue par ses roues cloutées, par le nombre des chevaux, la forme des ornements qu'ils portent sur la tête (pompons étagés), la richesse de leur harnachement, leur couleur bleue qui fait un vif contraste avec le brun violacé très sombre que l'artiste a employé pour peindre les chevaux des deux autres chars » (p. 61). Détail très important, un lion qui se précipite sur la roue d'un char (salle XXVII, panneau *a*, pl. LIII) porte sur la cuisse l'emblème qui, dans tout l'ancien Orient, aussi bien en Égypte qu'en Syrie et en Mésopotamie (p. 60), marque le caractère astral du lion et parfois du taureau. Il s'agit de la rosette dans laquelle s'inscrit une étoile aux rayons incurvés vers la droite. M. Thureau-Dangin complète la série des exemples qu'il avait déjà signalés dans Arslan-Tash (p. 70 ss.).

Qu'elles soient du premier ou du second style, les peintures du palais s'attachent toujours aux motifs préférés de l'art assyrien : le roi et sa cour, le roi à la chasse, le roi à la guerre. Pas de scènes intimes où les femmes, telles les épouses des Pharaons, auraient l'occasion d'intervenir. Rien qui rappelle ce beau relief d'albâtre de *Koyundjik* où nous voyons Assurbanipal sous la tonnelle, couché à demi sur son divan, la coupe dans la main droite, une fleur dans la main gauche, et la reine assise devant lui sur un siège élevé, en train de porter, elle aussi, la coupe à ses lèvres, cependant que les serviteurs, derrière le roi et la reine, agitent leurs grands éventails¹. On sent qu'à Til-Barsib tout gravite autour du monarque et que celui-ci, même dans les salles de bains et les appartements des femmes, reste le chasseur et le guerrier, comme Assur, son dieu, et Gilgamès, son héros favori.

Les sujets religieux ne sont pourtant pas absents de la décoration des salles et des couloirs. On les retrouve dans les frises qui comportent essentiellement, entre des motifs mythologiques, « des génies ou des animaux empruntés à la mythologie, formant deux à deux des groupes antithétiques » (p. 51). En haut et en bas, des ornements empruntés au règne végétal : grenades, palmettes, lotus, fleurs de lis, se succédant ou alternant pour produire sur l'œil le plus heureux effet. Les reconstitutions de M. Cavro permettent d'apprécier la finesse du dessin des génies ailés de

1. Cette scène, qui est unique en son genre dans l'art de Ninive, a été souvent reproduite d'après l'original qui est au British Museum : voir, par exemple, Gressmann, *Alt. Bilder zum A. T.*, 2^e éd., Taf. LXVII, n^o 148-149.

la salle XXV. Agenouillés et se faisant face, de chaque côté d'un disque formé de cercles concentriques, ces chérubins aux ailes éployées tiennent de la main droite levée une fleur de lotus, de la gauche un rameau dont la triple fleur penche vers la terre (pl. XLVI). Symboles, selon nous, de la vie représentée par la fleur épanouie et de la mort représentée par la triple fleur (enfance, âge mûr, vieillesse) qui se fane. M. Thureau-Dangin attribue cette belle œuvre au deuxième style (p. 62), tandis qu'une composition similaire, celle du couloir XLVI (pl. XLVI), appartient au premier style, sinon aux toutes premières peintures, étant donné que le lotus, emprunté à l'Égypte, intervient comme élément décoratif dans la bordure. Dans cette dernière frise, c'est de chaque côté d'une figure géométrique assez complexe (cercle inscrit dans des carrés aux côtés incurvés vers le centre) que sont agenouillés les chérubins. A la mythologie courante appartiennent le génie ailé, à tête d'aigle, qui retient un taureau et semble garder le passage XXIV-XXVIII (pl. XLVIII), le taureau ailé à face humaine qui, suivi d'un génie tenant de sa main droite levée une fleur de lotus, est en faction dans le passage XXIV-XXV (pl. XLVIII), le génie qu'une paire de cornes assimile aux êtres divins, tenant de la droite le spathe du palmier mâle et de la gauche le bénitier avec le goupillon (pl. XLVII). L'inspiration religieuse fait naître la belle frise du couloir XXVI (pl. XLVI), qui est du premier style. On y voit, de chaque côté du carré aux côtés incurvés, deux boucs sauvages qui s'affrontent, agenouillés sur une patte de devant. La majesté de leur attitude est sensible dans la reproduction de l'original à la pl. XLIII, 4. Non moins vivante, bien que peut-être plus tardive, la frise du couloir XXI, entre les deux cours (pl. XLVII). Cette fois ce sont deux taureaux qui, de part et d'autre du carré aux côtés incurvés, s'affrontent tête baissée, jambes en arrêt, queue levée et poil hérissé.

Nous ne pouvions mieux faire que de passer en revue ces peintures si rares, si expressives, par lesquelles on se rend compte, mieux encore que par la sculpture, de l'effet que cherchaient à produire, dans la demeure royale, les artistes aux gages du monarque assyrien.

. . .

Pour ne pas sortir de l'horizon assyrien, nous devons parler ici des sculptures qui ont été retrouvées en divers endroits de la ville et que les inscriptions cunéiformes permettent de situer dans la chronologie de

Til-Barsib. C'est encore à M. Thureau-Dangin que nous devons la description des monuments et l'interprétation des textes. Voici d'abord les deux lions de la porte Nord-Est de la cité (pl. XXXVII), dont les morceaux gisaient épars sur le sol. Signalés jadis par Hogarth, ils sont maintenant soigneusement déblayés et l'on a pu relever les inscriptions qui les décorent. Le mieux conservé est le lion Ouest qui ne mesurait pas moins de 2^m,50 de hauteur. Il n'appartient pas à la pure tradition de la ronde bosse assyrienne, mais il « a quelque chose de massif qui rappelle les lions de Carchemish et de Sendjirli » (p. 141). Ce qui reste du lion Est a permis, sur plus d'un point, de compléter et de restituer le texte qui était le même sur les deux lions. On avait cru pouvoir attribuer l'inscription à Salmanasar III. En fait, elle est d'un *tartan* du nom de *Shamshi-ilu* qui figure sur la liste des éponymes du temps de Salmanasar IV (l'an 780 av. J.-C.), d'Assur-dan III (l'an 770), d'Assur-nirari VI (l'an 752). Et pourtant « l'inscription de Til-Barsib est de forme toute royale et le nom du roi en est absent. Le fait est unique dans l'histoire d'Assyrie. Il a dû faire scandale. Ainsi s'explique que, par la suite, le nom et les titres de Shamshi-ilu aient été effacés » (p. 144). Le style de l'inscription est grandiloquent, tantôt en prose, tantôt en vers que décèle le parallélisme. Après une pieuse invocation aux grands dieux d'Assur, chacun d'eux étant décoré de ses épithètes caractéristiques, *Shamshi-ilu* entre en scène et décrit l'invasion d'*Argistis*, roi d'*Urartu* (Ararat), qui a franchi les frontières du pays d'Assur. Le *tartan* marche à sa rencontre et le met en déroute. En souvenir de sa victoire, il érige les deux lions colossaux, dont l'un aura pour nom « Ouragan impétueux, à l'attaque irrésistible, qui terrasse les rebelles, qui procure ce qui contente le cœur », et l'autre « qui fonce sur l'insurrection et balaie le pays ennemi, qui fait sortir les méchants et entrer les bons » (p. 150). Le dernier nom est des plus intéressants, car il montre le rôle « apotropaïque » des lions ou des autres animaux, qui sont postés à l'entrée des villes, des palais, des temples.

A proximité de la porte aux lions gisaient les fragments d'une stèle d'Asaraddon autrefois repérés par Hogarth. Reconstituée par M. Ploix de Rotrou, elle est maintenant au musée d'Alep. On la trouvera reproduite, sous l'étiquette Stèle B, à la pl. XIII. Sa hauteur est de 3^m,30, tandis que la stèle A, retrouvée durant une petite fouille en 1927, mesure 3^m,80 et représente, selon M. Thureau-Dangin « la plus grande stèle assyrienne connue jusqu'ici » (p. 151). Toutes deux datent de l'an 671, alors que

le roi Asaraddon, revenant d'Égypte, inscrivait successivement le souvenir de ses campagnes sur les flânes du fleuve du chien (*Nahr-el-keleb*, au nord de Beyrouth), sur les stèles de Sendjirli (l'ancienne *Sam'al*) et de Til-Barsib. La stèle A est restée inachevée (pl. XII), la stèle B n'avait pas d'inscription (pl. XIII). Le sujet de la face principale des deux stèles est identique : Asaraddon debout, coiffé de la grande tiare à bout pointu, l'éventail dans la main droite, la canne de commandement dans la main gauche. Devant lui deux rois tenus en laisse : *Abdi-Milkutti*, roi de Sidon, debout, coiffé d'un bonnet conique, et *Ushanahuru*, fils d'un roi de Nubie, à genoux, coiffé de l'uraeus. Dans le champ de la stèle cinq dieux, chacun monté sur son animal sacré, s'avancent vers le roi. Ils sont trop mutilés pour qu'on les puisse identifier. Le sculpteur a eu soin de faire figurer les deux fils du roi, destinés à devenir les frères ennemis : *Assurbanipal*, héritier du trône d'Assyrie, et *Shamash-shum-ukin*, héritier du trône de Babylone. Ils occupent respectivement la tranche de droite et la tranche de gauche de chacune des stèles. Les quelques lignes qui restent de l'inscription sur la stèle A font allusion à la révolte des Arabes, à diverses expéditions d'Asaraddon, à la défaite du roi de Sidon, *Abdi-Milkutti* (ci-dessus).

Signalons encore parmi les sculptures d'inspiration assyrienne, la stèle en brèche rougeâtre (pl. XIV, 1), dédiée à Istar d'Arbèles par un préfet de « Port-Salmanasar ». On sait que la planète Vénus, en tant qu'étoile du matin, représentait l'Istar guerrière et en tant qu'étoile du soir, l'Istar amoureuse¹. C'est la première qu'ont vénérée principalement les Assyriens et c'est elle qui figure sur la stèle de Til-Barsib, debout sur un lion, chargée du double carquois sur le dos, l'épée au côté, court vêtue comme un soldat. Le disque étoilé surmonte sa coiffure cylindrique et indique bien le caractère astral de la déesse (pl. XIV, 1).

Non moins intéressante la petite stèle funéraire en calcaire (pl. XIV, 3), où le défunt, en robe longue, est assis devant sa table chargée d'offrandes, cependant que, de l'autre côté de la table, un serviteur agite le chasse-mouches. C'est la conception égyptienne, assyrienne et babylonienne, du bonheur dans l'au-delà. La date de ce curieux monument ne serait pas antérieure au VII^e siècle. On pourrait même descendre à une époque postérieure au départ des Assyriens (p. 160).

A la lisière occidentale de la Mésopotamie, l'ancienne Til-Barsib avait

1. Cf. mon ouvrage *La religion assyro-babylonienne*, p. 85 ss.

été pendant longtemps sous la mouvance de la civilisation des Hittites. C'est ce que prouvent les sculptures antérieures à la domination assyrienne, qui ont été exhumées çà et là du chantier des fouilles. M. Thureau-Dangin en donne une description détaillée dans les pp. 133-140 du volume de texte.

Mentionnons avant tout les trois stèles A (pl. I-II), B (pl. III-VI), C (pl. VII, 1), où figure un dieu que tout porte à identifier avec *Teshub*, dieu de la foudre au pays du Mitanni et chez les Hittites¹. C'est sur la stèle A qu'il apparaît dans toute sa force de guerrier asianique : « tunique courte, manteau plié en double, enroulé autour de la taille et maintenu par un large ceinturon, épée au côté » (p. 135). Il porte le casque conique, à bout renflé, si caractéristique des soldats d'Asie Mineure. Sa chevelure descend en longue tresse terminée en spirale, le long du cou et jusque dans le dos, pour protéger la nuque. La main droite brandit la hache, la gauche tient le foudre à trois flammes. A noter dans le champ de la stèle le disque solaire ailé qui unit dans la même représentation le cercle du soleil et le croissant de la lune. Symbole hittite de la divinité céleste. Sur le revers et les deux tranches du monument qui mesure plus de 2 mètres de hauteur, s'inscrit un long texte en hiéroglyphes hittites gravés en relief. Un essai d'interprétation de ce texte est donné par M. P. Meriggi dans la *Revue hittite et asianique* (fasc. 18, p. 45 ss.). On sait à quelles difficultés se heurtent encore aujourd'hui ceux qui ont entrepris la tâche ingrate de forcer les secrets de cette écriture énigmatique. Le même auteur a tenté l'explication de l'inscription hiéroglyphique hittite qui court sur trois faces de la stèle B (*Revue hittite et asianique*, fasc. 18, p. 45 ss.) et qui est postérieure à celle de la stèle A. Le sujet sculpté sur la face principale est encore le dieu *Teshub*, avec les mêmes attributs que sur la stèle A et le même emblème dans le ciel. Les souliers à la poulaine sont très caractéristiques. Le dieu est debout sur son animal, le lion². La stèle C, qui ne mesure que 0^m,35 de hauteur, reproduit encore le même sujet; mais le taureau n'est plus représenté. En revanche, à droite de la divinité, un oiseau, placé sur un perchoir, pourrait être un faucon, ce qui serait l'indice que le dieu de la foudre était considéré non seulement comme guerrier, mais aussi comme chasseur (p. 137).

Nous ne pouvons nous étendre sur la description des autres monuments

1. Cf. mon ouvrage *La religion des Hébreux nomades*, p. 98 ss.

2. *Ibid.*, p. 99.

sculptés dont il ne reste souvent que quelques fragments. Mentionnons pourtant la femme qui semble consacrer son enfant sur la stèle D (pl. VII, 3), le lion de porte dont les griffes et la queue sont traitées suivant « les traditions de l'art hittite dans la Syrie du nord » (p. 138).

Un mot encore des « sculptures de classement incertain » (p. 160 ss.). Les historiens de l'art religieux enregistreront avec intérêt la scène reproduite sur une plaque de parement en calcaire (pl. XI, 8) : deux griffons assis de chaque côté du palmier sacré qu'ils tiennent de leurs pattes de devant. Sur une autre plaque de parement (pl. XI, 3), un motif qui est bien dans la tradition assyrienne et qui combine deux formes de génies que nous avons rencontrés dans les peintures du palais. Il s'agit du chérubin à tête d'aigle, à double paire d'ailes, tenant le spathe du palmier mâle dans la main droite et le bénitier dans la main gauche. La crête de plumes, au-dessus de la tête, est un indice très sûr de l'origine assyrienne de la représentation (p. 161).

J'ai cherché dans ces pages à faire ressortir le puissant intérêt que présentent pour l'archéologie orientale les trouvailles qui ont récompensé le zèle, la science, la technique des fouilleurs de *Tell Ahmar*. C'est un nouveau chapitre qui s'ouvre dans l'histoire de la compénétration des civilisations hittite et assyrienne sur cette tête de pont qui vit passer, d'une rive de l'Euphrate à l'autre, les armées des rois d'Assur ou de Ninive en marche vers la Syrie, la Méditerranée, l'Égypte. Même après le départ des Assyriens, ce point stratégique de premier ordre sera encore occupé quelque temps, comme en font foi les tombes achéménides et les vestiges hellénistiques décrits par M. Dunand (p. 75 ss.) et illustrés par les pl. XVI-XIX. Ainsi avons-nous la série continue des occupations du tell depuis les couches les plus profondes jusqu'à l'ère chrétienne. Il a fallu toute la patiente sagacité de M. Thureau-Dangin et de ses collaborateurs pour jalonner ainsi, à travers plus de vingt siècles, les vestiges des villes qui se sont superposées et parfois juxtaposées sur le site de *Tell-Ahmar*, jadis *Til-Barsib* et, pour un temps, *Kar-Shulmanashared*.

E. DHORME.



PERRINET GRESSART ET LE NIVERNAIS DE 1422 à 1435

ANDRÉ BOSSUAT. *Perrinet Gressart et François de Surienne, agents de l'Angleterre*. Contribution à l'étude des relations de l'Angleterre et de la Bourgogne avec la France sous le règne de Charles VII. Un volume in-8°, xxvi-446 pages, carte hors texte. Paris, E. Droz, 1936.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE¹.

Ce premier chantage réussit. La Charité aux Anglais, c'était le Berri ouvert, l'effondrement des débris du royaume de Charles VII, la prédominance anglaise menaçant la Bourgogne. Aussi tenta-t-on de gagner Perrinet Gressart, en lui assurant l'occupation de certaines places et une solde mensuelle ; il parut accepter ; des serments furent prêtés. Subitement, tout fut remis en question. Le lieutenant et neveu de Gressart, François de Surienne, appelé par le gouverneur du Nivernais au secours de Thibaud de Neufchâtel, menacé par l'évêque de Bâle, fut attaqué par celui qu'il venait aider, et s'échappa à grand'peine. La solde promise était incomplètement payée ; on interdisait aux habitants de Nevers de ravitailler La Charité.

Perrinet Gressart protesta d'autant plus qu'à ce moment le duc de Bourgogne était occupé en Flandre par ses démêlés avec le duc de Gloucester et Jacqueline de Bavière. Aussi, dans les négociations que Surienne engagea en son nom avec le maréchal de Bourgogne, il marcha son acquiescement à ce que La Charité fût comprise dans les trêves. Il exigeait naturellement de fortes compensations pécuniaires, et qu'on lui remit les châteaux de Drui, de Rosemont, et de Châtel-Gérard près d'Avallon. Pour brusquer les événements, il ne reculait pas devant les moyens violents. Comme des négociations étaient nouées entre la Bourgogne et la France, et qu'une ambassade royale, à la tête de laquelle se trouvait Georges de La Trémoille, passait par La Charité, Gressart qui avait jadis arrêté, sans aucun droit, le comte de Montpensier, n'hésita pas à en user de même avec le chef de l'ambassade : le 30 décembre 1425, La Trémoille était retenu captif. Le coup était audacieux, il réussit.

Craignant d'être mis à mort ou livré aux Anglais, La Trémoille, le jour

1. Voir le premier article dans le cahier de mai-juin, p. 120.

même, traitait de sa rançon et sollicitait du duc de Bourgogne des lettres de décharge en faveur de son agresseur. A Dijon, on s'inquiétait. Perrinet Gressart était capitaine de La Charité au nom du duc de Bourgogne; un attentat commis par lui dans cette ville contre un envoyé royal pouvait compromettre les négociations en cours. Très adroitement, le capitaine de La Charité sut profiter de ces craintes et en tirer parti et profit : il obtint de La Trémoïlle de lui être substitué dans une créance de quatorze mille livres que ce dernier avait sur les villes du Nivernais; et en faisant espacer les termes de paiement sur huit ans, il s'assura une prolongation plus qu'indéterminée de son établissement dans le comté.

Il sortait fortifié de cette première escarmouche, n'ignorant pas que le duc de Bourgogne voulait se l'attacher, et que le duc de Bedford tenait avant tout à son maintien à La Charité. Aussi agissait-il librement, fourrageant et pillant en Berri et en Nivernais, occupant le château de Chevenon en amont de Nevers, et tenant en suspens la politique française et la politique bourguignonne.

Un moment, on put croire que sa résistance allait fléchir, quand fut tenté un nouvel accord à Corbigni en février 1427. En effet, il offrit un biais, qui lui eût permis d'éviter de commettre une forfaiture à l'égard des Anglais et de s'exposer à leur vengeance : c'était de remettre La Charité et Dompierre-sur-Nièvre au prieur de La Charité. Mais en échange de cet abandon et de celui de toutes ses forteresses, sauf la Motte-Josse-rand et Passi, il exigeait naturellement une forte indemnité, l'assurance de pouvoir récupérer toutes ses créances sur les villes du Nivernais, des lettres de décharge pour lui-même et ses compagnons, et de ne s'armer et entrer en campagne qu'à sa convenance. C'était s'assurer non seulement sa résidence en Nivernais, mais l'impunité et une véritable indépendance.

Malgré cet accord, si avantageux pour lui, La Charité était encore entre ses mains à la fin de 1427; le duc de Bourgogne, victorieux en Flandre, ayant réalisé de considérables accroissements territoriaux sans compromettre l'alliance anglaise et leurrant Charles VII de l'espoir vague d'une paix, ne cherchait qu'à prolonger les trêves et à pratiquer une fructueuse politique d'équilibre, qui assurerait la tranquillité de son duché. Mais un grave obstacle à cette politique était la présence à La Charité d'un agent anglais pouvant ouvrir la ville aux troupes de Henri VI, leur permettre d'envahir le Berri et de porter ainsi au roi de Bourges un coup fatal qui rejallirait sur la Bourgogne.

L'attention se portait d'autant plus sur l'attitude de Perrinet Gressart que la situation s'aggravait. Tout l'effort militaire se concentrait en 1427 sur les bords de la Loire. Une attaque anglaise échouait à Montargis : les Armagnacs menaçaient La Charité, que l'on promettait théoriquement de secourir. La guerre reprenait au Gâtinais, en Auxerrois, en Tonnerrois, en Nivernais ; toute la défense reposait sur Gressart. Il occupait Villeneuve-le-Roi sur les bords de l'Yonne, Bonni sur la Loire, et diverses places de Puisaie. François de Surienne nommé bailli de Saint-Pierre-le-Moutier par Henri VI, s'installait entre Loire et Allier et menaçait le Bourbonnais. L'instant semblait venu où Perrinet Gressart pourrait jouer un rôle capital et où sa force et son expérience pourraient être complètement utilisées.

* * *

L'attaque anglaise sur la Loire, malgré l'échec de Montargis, se poursuivait. Le duc de Gloucester en juin 1428 assiégeait Orléans ; il s'agissait d'empêcher les capitaines Armagnacs de secourir la ville, de les retenir en Puisaie et en Gâtinais. Ce fut le rôle de Perrinet Gressart ; et quand après la levée du siège, les capitaines de Henri VI évacuèrent les places ligériennes qu'ils tenaient, ce fut encore lui qui eut à y maintenir les dernières forces anglaises.

Cette tâche était difficile, la Bourgogne se montrant de plus en plus hésitante, ne voulant s'engager à fond ni avec Charles VII ni avec Henri VI, observant une politique de bascule, renouvelant les trêves avec la France en même temps que Philippe le Bon recevait du duc de Bedford la Champagne et le gouvernement de Paris. Ces avances au duc de Bourgogne devaient, espérait-on, le décider à aider à la réalisation projetée dans l'entourage du duc de Bedford et par certains Bourguignons d'une attaque du Berri tant par le Poitou que par la vallée de la Loire, pour arrêter les progrès des armées françaises victorieuses.

C'est, d'autre part, pour devancer cette menace et y parer, et pour écarter Gressart de La Charité que fut conçu le plan français d'attaque du Val de Loire. Jeanne d'Arc avec l'armée royale prit Saint-Pierre-le-Moutier. La Charité était gravement menacée. L'occupation de Gien et celle de Saint-Pierre-le-Moutier l'isolaient en aval et en amont sur le fleuve : la prise de Dompierre-sur-Nièvre la coupait du Nivernais à l'Est. Sa prise libérerait le Berri. Aussi le siège fut-il mis au début de

décembre 1429; aucun secours ni anglais, ni bourguignon ne vint soutenir la ville qui, après quelques semaines, fut dégagée. Grâce à la défense de Gressart, les Anglais tenaient toujours la maîtrise du Val de Loire; on l'en récompensait en lui donnant, après la terre des Loges en Normandie, celle de Longni au Perche et on lui accordait une pension. On se l'attachait ainsi plus étroitement, car il devenait fidèle et vassal de Henri VI, à qui il prêtait serment.

Ce resserrement des liens était précieux, au moment où, pour dégager Paris, l'Ile-de-France et la Normandie de plus en plus menacés par les armées de Charles VII, on tentait une diversion anglo-bourguignonne dont le premier effort allait être l'attaque de Compiègne. Il fallait éviter que toutes les forces françaises se portassent dans les régions menacées, et au contraire les contraindre à demeurer du côté de la Loire. Ce fut encore à Gressart que fut confié le rôle de porter la guerre en Berri, en Sologne, en Beaujolais, et dans la vallée d'Yonne, où il était, en amont de Sens, capitaine de Villeneuve-le-Roi.

Il remplit sa tâche. Mais cette fois encore, on le laissa agir seul, sans appui, ni anglais, ni bourguignon; il alla en Berri à Dun-le-Roi et Montfaucon, concentra ses troupes à Rosemont non loin du Bourbonnais, et s'efforça d'arrêter l'attaque française qui se faisait pressante. Renonçant aux négociations, Charles VII passait à l'offensive. Sens, Villeneuve-le-Roi étaient enlevés; l'Auxerrois, le Charolais envahis, le Nivernais attaqué au Sud-Ouest par Saint-Pierre-le-Moutier et Sancoins, à l'Est par Château-Chinon. Établi à Cosne, à La Charité, à la Motte-Josserand, à Varzi, à Rosemont, Perrinet Gressart faisait tête de tous côtés, se portant partout à la fois en Charolais, en Auxerrois, mais surtout en Nivernais, où il enlevait Sancoins, Château-Chinon, Saint-Pierre-le-Moutier.

Mais il était seul à souhaiter la continuation des hostilités. Le duc de Bourgogne ne poursuivait la campagne militaire que poussé par l'Angleterre; ses états étaient ravagés par la présence des armées, ses finances étaient dans un état lamentable. Aussi le 8 septembre 1431 une trêve de deux ans était-elle signée entre la Bourgogne et la France; le 24 septembre semblable accord était conclu entre la Bourgogne et le Bourbonnais. Que seraient ces prémices de pacification, comment pourrait-on en assurer l'exécution, si Perrinet Gressart refusait d'y être compris et de s'y soumettre, et d'évacuer la Charité? Il déclarait bien y adhérer, mais avec de telles restrictions que cette acceptation était toute théorique. Il importait cependant de mettre fin à une situation qui depuis

des années tenait tout en suspens, et de détacher Perrinet Gressart et avec lui La Charité de l'emprise anglaise.

* * *

Philippe le Bon se rapprochait par politique et par intérêt de la France ; il connaissait la valeur militaire du capitaine de La Charité, l'importance de sa situation en Nivernais ; il l'avait vu à l'œuvre et souhaitait de se l'attacher exclusivement. Jusqu'alors toutes les tentatives avaient échoué ; toujours on se heurtait à la volonté tenace de Gressart qui voulait conserver sa liberté d'action, sa fortune personnelle au Nivernais, et qui, se targuant d'être capitaine au nom de l'Angleterre, déclarait ne pas vouloir être traître à Henri VI et au duc de Bedford. Pour le décider, le duc de Bourgogne se résolut à agir personnellement ; il demanda à Gressart de venir le trouver. La réponse fut évasive ; Perrinet n'avait-il pas en Bourgogne trop d'ennemis puissants, tels les La Trémoille, pour ne pas craindre d'être victime d'une arrestation que lui-même savait si bien pratiquer ; il exigeait, pour se rendre auprès du duc, une escorte de loyaux seigneurs bourguignons, tant à l'aller qu'au retour, et des otages parmi les familles de ses ennemis. Tout lui fut accordé ; alors ses prétentions s'accrurent. Il refusa de dépasser les frontières du Nivernais ; on avait un tel désir de le ménager que l'on accepta de négocier à Nevers, par l'intermédiaire fort suspect du prince d'Orange, qui en sous mains offrait à Gressart d'acheter La Charité. Dans ces nouveaux pourparlers, ses exigences augmentèrent, toujours accompagnées de la menace de livrer la place à l'Angleterre ; il savait bien qu'il obtiendrait finalement de nouveaux avantages, et qu'en cas de reprise des hostilités on aurait besoin de recourir à lui.

De fait, de nouvelles négociations entre la France et la Bourgogne échouèrent à Auxerre en novembre 1432 ; la guerre recommença, interrompue de trêves et de suspensions d'armes, en 1433 et 1434 ; et ce fut lui à qui revint presque entièrement la charge de défendre le duché de Bourgogne, ses dépendances et le comté de Nevers. Il gardait son centre à La Charité, tandis que François de Surienne s'établissait à Montréal près Avallon, que son autre lieutenant Pierre Lespagnol tenait Drui et Rosemont, entre Nevers et Decize. Les environs d'Auxerre étaient enlevés ; Montargis tombait aux mains de Gressart et de Surienne, tandis que d'importantes places de Puisaie, dont Vergers et Saint-Verain, étaient

occupées, ainsi que Marcigni-les-Nonnains aux confins du Charolais et du Bourbonnais, sur le cours de la Loire. Il était le véritable chef militaire du Nivernais, et en août 1434 devenait capitaine de Nevers. Cependant, bien que la plupart des places conquises les années précédentes par les capitaines de Charles VII aient été reprises dans la dernière campagne, et que la victoire de Bulgnéville en mai 1434 sur le roi René d'Anjou ait été un éclatant succès pour ses armes, Philippe le Bon comprenait que ses États étaient économiquement et financièrement épuisés. On se reprit à négocier. Le 4 décembre 1434 un accord était conclu entre la Bourgogne et le Bourbonnais, à Mâcon ; en février 1435, une trêve générale était signée entre la France et la Bourgogne à Nevers. Perrinet Gressart, le 27 février, s'engageait à observer les trêves pour toutes les places qu'il tenait : La Charité, Giri, la Motte-Josserand, Meauce, Passi, Rosemont, Uxeloup, Varzi, Vergers et surtout La Charité, réservant toutefois d'en ouvrir l'entrée au roi ou au régent d'Angleterre au cas, improbable du reste, où ils s'y présenteraient. Il remettait Marcigni-les-Nonnains au bailli de Saint-Gengoux.

. * .

Pour la première fois, il avait exécuté ses engagements. Ce ne fut certes pas sans hésitations et sans doute sans regrets ; mais cet homme qui, depuis 1422, avait joué un rôle si important dans la vie militaire et dans les intrigues diplomatiques, comprit que l'époque des guerres, dont il avait vécu et où il s'était enrichi, était révolue. Le rapprochement franco-bourguignon était imminent ; il risquait d'en être la victime, d'être sacrifié et par Charles VII qu'il n'avait jamais voulu reconnaître, et par Philippe le Bon, au service exclusif de qui il n'avait jamais voulu s'engager. Le roi d'Angleterre, alors que le duc de Bedford disparaissait à ce moment, ne lui serait d'aucun secours. Abandonné, vieillissant, il pouvait être dépouillé des terres qu'il possédait en Nivernais, et être obligé de reprendre une vie aventureuse. Il n'avait qu'à suivre l'exemple du duc de Bourgogne, assurer sa vieillesse, et se rapprocher de Charles VII.

Mais, cette fois encore, il garda son attitude indépendante. On ne le vit pas, ni les siens, aux conférences qui aboutirent au traité d'Arras du 21 septembre 1435, et son nom ne figure pas dans l'acte de paix. De même qu'il avait, quelques années auparavant traité directement avec le duc de Bourgogne, de même il traita directement avec le roi de France.

Ce fut le 22 octobre 1435 que le bailli d'Auxerre, le poète Jean Regnier, vint lui demander, de la part du chancelier de Bourgogne, Nicolas Rolin, d'adhérer à la paix et de traiter de l'abandon définitif de ses places. Ce furent de nouvelles négociations qui s'ouvrirent à Nevers entre Perrinet Gressart, d'une part, Jean de Croy, Jean de Poitiers, le chancelier de France, Renaulde Chartres, d'autre part. Un mois après, le 22 novembre, tout était conclu ; Perrinet Gressart signait la paix avec Charles VII. Moyennant la restitution des places qu'il détenait, il était nommé à vie capitaine de La Charité pour le roi, aux gages de quatre cents livres par an, et une indemnité de vingt-deux mille écus d'or.

* * *

En réalité, il triomphait. Malgré tout, il gardait la place qu'il détenait depuis 1423, et non plus au nom du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne, mais au nom du roi de France et du prieur de La Charité. Il demeurait capitaine de Nevers et de la tour de Cosne pour le comte de Nevers, capitaine de Varzi pour l'évêque d'Auxerre, conseiller et panetier du duc de Bourgogne, et capitaine général du Nivernais et du Donziais, qu'il dut défendre contre les Anglais, ses anciens maîtres.

Il pouvait jouir de la fortune qu'il avait acquise en Nivernais, où il possédait les terres de la Motte-Josserand, de Prie-sur-l'Xeure, de Champin, de Giri, de Ranci et de Passi, auxquels s'ajoutaient les biens de sa femme, sans compter d'importantes sommes mobilières et des immeubles à Paris. Arrivé en Nivernais comme petit chef de bandes, il était capitaine des places les plus considérables, gouverneur du comté, vassal du comte et allié aux familles les plus marquantes. Il avait su constituer sa fortune privée comme il avait su maintenir sa fortune militaire, en se servant adroitement des événements et en en profitant.

On ne sait s'il jouit longtemps de son repos. On ignore la date de sa naissance, on ne sait quand il mourut, sans doute en 1438, ayant réalisé le type de l'aventurier habile, tenace et qui sut tenir tête aux plus puissants princes, duc de Bourgogne et roi de France.

LÉON MIROT.



LA SICILE ANTIQUE.

BIAGIO PAGE, *Arte e civiltà della Sicilia antica. I, I fattori etnici e sociali*. Un volume in-8°, xvi-503 pages, 194 figures, Gênes, Società Editrice Dante Alighieri, 1935.

M. Pace, qui, depuis plus de vingt ans, étudiait la civilisation antique de la Sicile, publie le premier volume d'une synthèse. Comme il se plaît à le rappeler, son premier mémoire, où il soutenait l'unité et l'indépendance de l'art siciliote, fut jugé, en 1915, par les Italiens eux-mêmes, trop nationaliste ; mais l'avènement du fascisme transforma les critiques en éloges ; lancé dans la vie politique, où il croit avoir acquis une plus large compréhension du passé, l'auteur reprend et développe sa thèse, en exaltant les deux éléments, italique et latin, de la race nationale, et en réduisant la part de l'étranger, grec ou sémite.

Il passe d'abord en revue les travaux de ses prédécesseurs, depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours ; il cite notamment plusieurs ouvrages français et utilise la thèse de M. Carcopino sur *La loi d'Hiéron et les Romains* ; mais il néglige les manuels de MM. Glotz-Cohen, Piganiol, Roussel, la *Sicile grecque* de M. Bayet, l'étude de M. Legrand sur Théocrite ; et il se plaît à dénoncer « le préjugé politique de la science transalpine » qui « dévalue systématiquement l'histoire et la civilisation italiques et latines » (p. 90).

Le premier livre est intitulé : « Les peuples et le pays ». Mais on cherche en vain l'étude physique du pays, que l'on pensait trouver en première place. Par contre, l'auteur traite longuement des populations primitives. La critique de la tradition l'amène à distinguer nettement les Sicanes des Sicules : ceux-ci occupaient toute la partie orientale de l'île, à l'Est du fleuve Himera ; ceux-là partageaient l'Ouest avec les Elymes, cantonnés à l'extrémité occidentale ; enfin, des commerçants égéens ont sans doute établi des comptoirs côtiers à l'époque mycénienne. L'examen des trouvailles lui permet de distinguer une civilisation paléolithique, limitée au Nord-Ouest, une civilisation néolithique et subnéolithique, propre à l'Ouest, et quatre stades successifs d'une civilisation sicule, sensibles surtout à l'Est. Par suite, il réserve aux Sicanes les stations néolithiques. Cette répartition paraît vraisemblable ; cependant, les Elymes ne sont

pas pourvus, et les objets paléolithiques ne sont pas attribués ; M. Pace hésite à établir un rapport entre eux, parce que les trouvailles paléolithiques ressemblent à celles du Nord africain ; mais il note lui-même que les Elymes ont disparu de bonne heure, après avoir été les alliés fidèles des Carthaginois : ne seraient-ils pas venus d'Afrique ?

M. Pace étudie ensuite l'arrivée des colons helléniques, en suivant l'ordre de Thucydide : Chalcis fonde Naxos, qui crée elle-même Léontinoi et Catane ; Corinthe fonde Syracuse, qui crée ultérieurement Acré, Camarina et Casmène ; Mégare fonde Mégara Hyblaea, et toutes deux Sélinonte ; un groupe de Rhodiens, de Crétois et de Péloponnésiens s'installent à Géla, qui crée plus tard Agrigente. Cette scissiparité est propre à la Sicile. M. Pace s'efforce d'atténuer les frictions entre Grecs et indigènes ; mais il proclame lui-même un peu plus loin que la fusion ne fut réalisée qu'à l'époque romaine. Il montre l'accroissement progressif des cités — notamment Syracuse, Sélinonte, Géla et Agrigente — qui se ménagent un domaine propre et une zone d'influence, et il note les répercussions de ces conquêtes sur les régimes politiques, qui passent de l'aristocratie à la tyrannie.

Mais il arrête brusquement ce développement pour remonter à la colonisation phénicienne — qu'il aurait mieux fait de traiter d'abord : il la réduit d'ailleurs à quelques comptoirs commerciaux, que les Grecs ont vite supplantés, et aux cités occidentales de Mozia, Palerme et Solunte, que, contrairement à Gsell, il croit postérieures à la fondation de Carthage.

Le titre du chapitre suivant : « Motifs unitaires de la vie sicilote » est un peu trompeur. En effet, M. Pace y étudie d'abord les luttes avec l'étranger et les discordes entre les cités. L'histoire de la Sicile grecque défile très rapidement sous nos yeux, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas jugé utile de l'étudier en détail, au lieu de se limiter à la civilisation proprement dite. Il ignore la première expédition d'Athènes en 454/3 ; il néglige les rapports de Denys et de Dion avec Archytas et Platon ; il estompe la figure du « despote démocrate » Timoléon ; il ne mentionne pas l'expédition d'Acrotatos.

Revenant en arrière, M. Pace relève les tentatives d'unification, les congrès siciliotes de 461 et 424, la *symmachia* de Timoléon et la fédération de Hiéron II. Tout en reconnaissant, avec Thucydide, le mélange ethnique du pays et de chaque cité, il montre la formation d'un caractère sicilote, épris de luxe, de verve et de tyrannie — et celle d'une langue sicilote, que Plaute distingue de l'attique : *Atque adeo hoc argumentum*

*graecissat, tamen non atticissat, uerum sicilicissat*¹. Enfin, il compare la Sicile antique à l'Amérique moderne.

Nous arrivons à la période romaine. Après avoir passé encore très rapidement sur la conquête, l'auteur s'arrête plus longuement à l'organisation du pays : il énumère les différentes catégories administratives — colonies et municipes, *uici* et *rura* — et il montre que l'action de Rome a dû être facilitée par la présence des Sicules, originaires d'Italie, et par celle de mercenaires campaniens — qu'il avait omis de signaler. Il admet l'authenticité du traité romano-punique de 509, sans connaître les critiques de M. Piganiol ; il conteste la renaissance artistique de la Sicile sous le gouvernement de Hiéron II, sans autre motif que de réserver cette œuvre à Rome. Celle-ci a réalisé l'unité et accru peut-être la prospérité de l'île en lui apportant la *pax Romana* ; mais Verrès et Cicéron s'accordaient à reconnaître la supériorité de l'art grec. Rendons à César ce qui est à César !

Dans le second livre, M. Pace étudie minutieusement la vie économique et sociale de la Sicile. Commençant par les peuples préhelléniques, il fait ressortir ce qui distingue les tribus sicanes des villages sicules, et il montre l'évolution de la céramique : celle de la première période sicule, qui dure de 2500 à 1900 environ, est faite soigneusement à la main, et décorée de lignes noires, brunes ou parfois blanches ; le deuxième stade se caractérise par l'emploi du tour et l'abandon des couleurs ; à la troisième période, vers le IX^e siècle, apparaît le style géométrique, inspiré par des modèles grecs ; il se perfectionne et s'hellénise de plus en plus au cours du dernier stade, qui correspond au VI^e siècle. Malgré l'intérêt qu'il présente, ce chapitre fait double emploi : d'une part, il répète un peu celui du premier livre ; d'une part, on s'étonne que l'auteur n'ait pas réservé les vases au même titre que les bronzes pour l'étude de l'art siciliote ; serait-ce qu'ils ont subi plus qu'eux une influence étrangère ?

Passant à la Sicile gréco-romaine, M. Pace examine en détail, d'après les textes et les monuments, les productions de l'île — blé, vin, huile, fruits, forêts, troupeaux — les industries — cuirs, tissus, mines et carrières — les pêcheries — le trafic entre les côtes — le commerce d'exportation et d'importation avec la Grèce, l'Italie et l'Afrique — le transport des marchandises entre la Grèce et l'Étrurie par la flotte syracusaine. Ce chapitre, riche en détails, suggère des comparaisons avec

1. Plaute, *Mén.*, 12.

l'activité économique de l'Italie méridionale, de Tarente surtout : on y retrouve les mêmes exploitations, et les plombs syracusains munis d'emblèmes sacrés ou profanes (p. 391, f. 172) devaient jouer le même rôle, commercial ou fiscal, que certains disques tarentins en terre-cuite¹ ; Archytas et Denys semblent avoir conclu un accord pour le commerce transadriatique, car Syracuse n'aurait pu, sans l'accord de Tarente, fonder deux colonies en Apulie. Pour préciser les échanges de la Sicile avec le monde ancien, M. Pace aurait bien fait d'indiquer dès ce chapitre les trésors de monnaies qu'il énumère plus loin (p. 411).

Il pose ensuite le problème des voies maritimes et terrestres. S'il passe un peu vite sur les ports et les fleuves, il suit les principales routes : I. Messine-Palermo-Lilybée ; II. Messine-Catane-Syracuse ; III. Catane-Agrigente-Lilybée ; IV. Agrigente-Palermo ; V. Agrigente-Syracuse (par l'intérieur) ; VI. Agrigente-Syracuse (par la côte) ; VII. Catane-Thermaï Himeraïai ; VIII. Alesa-Enna.

Le dernier chapitre est consacré aux questions sociales et financières. Malgré l'insuffisance des documents et surtout des inscriptions — dont on déplore de même la rareté en Italie méridionale — M. Pace a pu indiquer la réglementation de la propriété et du travail, la composition et la répartition de la population, qu'il évalue, comme Beloch, à environ 800.000 habitants, l'organisation des impôts, selon la loi d'Hiéron, l'administration financière de Taormina, la fixation des poids et mesures, qui combinait les systèmes de Grèce et d'Italie, l'émission des monnaies, dont Denys a modifié le rapport en dévaluant l'argent.

L'auteur traduit en appendice les principaux textes de Thucydide, Diodore, Strabon, Denys, et le volume se termine par la carte politique de la Sicile.

Cet ouvrage contient donc la préface nécessaire à l'étude des lettres et des arts, qui doit paraître bientôt et qui sera la bienvenue. En l'analysant de près, j'ai cru devoir présenter quelques réserves qui portent soit sur la tendance de la thèse, soit sur l'omission de livres ou de faits, soit sur la composition de l'ouvrage. Mais je ne me dissimule pas les difficultés d'une synthèse, et je tiens à terminer par des éloges : M. Pace s'est livré à des recherches très minutieuses pour rassembler et classer tout le matériel littéraire et archéologique ; il le soumet à une critique prudente ; il lance des idées nouvelles ; il attire l'attention sur l'élément préhellé-

1. Cf. Wuilleumier, *Revue Archéologique*, 1932, I, p. 1 sqq.

nique et il établit la distinction fondamentale des Sicanes et des Sicules ; il brosse, pour la première fois, le tableau de la civilisation sicilote ; enfin, le livre est illustré de reproductions nombreuses et intéressantes.

P. WUILLEUMIER.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE, A AMSTERDAM. (18-28 juillet 1938.)

Le nombre des participants (plus de 1200 inscrits, et environ 500 présents) avait contraint les organisateurs (qu'il faut d'ailleurs féliciter) à multiplier les sections et sous-sections. Je n'ai pu suivre, assez assidûment, que les travaux de la Section de « Géographie historique et d'histoire de la Géographie ». Un Français, ayant remarqué que l'on s'occupait surtout d'histoire de la Géographie, a démontré, par la citation de faits tirés de l'Antiquité et du Moyen Age, que ces faits avaient produit des modifications de l'aspect physique du sol.

La Hollande « fait » encore actuellement de la Géographie historique, comme elle en a fait à plusieurs époques. L'œuvre de dessèchement d'une grande surface du Zuidersée constituera un chapitre de cette histoire ; et l'on notera que cette œuvre, évidemment utile pour le développement de la culture, obère actuellement les finances de l'État, car celui-ci doit faire des pensions à des milliers de pêcheurs, privés de leur métier et inaptes à tout autre, même à la pêche en mer. Le développement de l'empire colonial n'est pas sans apporter aussi quelques sujets de préoccupation au gouvernement néerlandais. En effet, les îles de l'archipel malais, surtout Java, sont tellement peuplées maintenant (en un siècle, cette population a monté de huit millions à soixante-quinze millions d'habitants), qu'il faut s'efforcer de nourrir ces masses et de leur fournir du travail.

Pour en revenir aux travaux que j'ai pu suivre, je citerai ceux de MM. Fontoura da Costa (La lieue marine et l'Astronomie au Portugal, à l'époque des grandes découvertes) ; Dr Kolacek (Anciennes cartes de la Moravie) ; Dr Cortesao (Le Japon au xvi^e siècle) ; Crone (Les îles mythiques de l'Océan atlantique).

tique); Keuning (Les globes néerlandais du xvii^e siècle); Destombes (L'hémisphère austral en 1524); Denucé (Les sources de la carte murale d'Afrique de Blaeu, tirages de 1608 et de 1644). Divers érudits ont parlé de la carte de Léonard de Vinci, de celle de Christophe Colomb, des travaux des navigateurs portugais et des sphères de Mercator, etc. La Géographie de Ptolémée et la carte de Peutinger ont aussi fait l'objet de communications.

Des conférences, matin et soir, ont beaucoup appris aux congressistes. Une exposition de cartes modernes, où plusieurs états rivalisaient pour le nombre des feuilles et la beauté de l'exécution; des expositions de cartes anciennes (spécialement au Musée maritime); diverses réceptions et excursions complétèrent l'emploi du temps. Il est juste de mentionner spécialement la réception offerte, un soir, par le Gouvernement néerlandais, au Musée Royal d'Amsterdam, où les invités purent noter des tonalités imprévues pour divers chefs-d'œuvre célèbres de la peinture hollandaise.

Notons que le Congrès avait réellement, comme langues officielles, le français et l'anglais. Et même, S. E. le Ministre de l'Enseignement tint à prononcer en français plusieurs discours et nous lui en fûmes particulièrement reconnaissants. Les Allemands, venus très nombreux (par ordre probablement et beaucoup avaient une allure militaire), tinrent à faire, dans leur langue maternelle, leurs communications et leurs observations — très fréquentes —, à propos des travaux des autres. Quoique cette manière de faire soit naturellement concevable, il est certain que plusieurs communications, devenues trilingues, au cours de la discussion, ont perdu en clarté, alors qu'elles paraissaient gagner en caractère international.

Adrien BLANCHET.



LES SAVANTS A L'EXPOSITION « BONAPARTE EN ÉGYPTÉ »

Quelques mois après le 18 brumaire, le Premier Consul vint s'installer au Château des Tuileries. Non loin du Château, incendié en 1871 pendant la Commune, dans l'Orangerie du jardin, le général Bonaparte vient de reparaître en qualité de général en chef de l'armée d'Orient, sous la forme de portraits, de bustes, d'écrits et d'objets divers rappelant son souvenir. L'Exposition « Bonaparte en Égypte » a été organisée sous la présidence

d'honneur de plusieurs ministres, de l'Envoyé Extraordinaire de S. M. le roi d'Égypte en France et avec le concours de l'Association France-Égypte.

Des collections publiques, des musées, des particuliers ont répondu avec empressement à l'appel du Commissaire général de l'Exposition, M. Jean Bourguignon, Conservateur des Musées nationaux. Ainsi est offert à la curiosité du public un remarquable ensemble d'œuvres d'art et de documents, illustrant l'une de nos entreprises les plus célèbres dans les pays d'outre-mer¹.

Sur les trente-huit mois que notre occupation de l'Égypte a duré, le général Bonaparte y a résidé quatorze mois seulement, mais les organisateurs de l'Exposition ont estimé avec raison qu'il convenait, nonobstant son titre, d'y faire figurer aussi les souvenirs concernant la période de commandement de ses deux successeurs, Kléber et Menou.

Faisant abstraction des opérations militaires et de l'organisation administrative de l'Égypte, nous ne retiendrons ici, vu le caractère de notre recueil, que les documents relatifs à l'histoire des savants attachés à l'Expédition.

Adjoindre aux combattants un corps composé de savants, d'hommes de lettres et d'artistes, fut assurément une conception bien originale. Pendant les mois de ventôse et de germinal an VI (mars-avril 1798) le chimiste Berthollet, s'adressant à tel et tel de ses confrères et collègues à l'Institut national, à l'École Polytechnique, dans les laboratoires, leur disait : « Vous plairait-il de prendre part à une Expédition dans les pays lointains, qui sera dirigée par le général Bonaparte ; j'y serai avec vous ; je ne puis vous en dire davantage ». Tel était alors le prestige du jeune général, héros de la campagne d'Italie, tel le goût des aventures à l'époque directoriale, que les volontaires acquiescèrent nombreux à cette proposition. On peut lire à l'Exposition une lettre, de Geoffroy Saint Hilaire, datée du 28 ventôse an VI, où « il déclare avoir accepté de faire partie d'une Commission destinée à un voyage au long cours, sur la foi du C. Berthollet, membre de la même Commission, et qui seul des commissaires connaît le lieu de destination. »

Ainsi fut recrutée la Commission des Sciences et Arts, dont les membres, dira plus tard Arago, « allaient, ils ne savaient où, faire ils ne savaient quoi. »

* * *

Nombreux sont les portraits de savants présentés aux visiteurs. Voici d'abord un groupe réuni pendant une séance de l'Institut d'Égypte. Un mois

1. Le *Catalogue* de l'Exposition « Bonaparte en Égypte » a été dressé par Madame Maxime Kahn avec la collaboration de M. Maurice Serullaz.

après son entrée au Caire, Bonaparte y fonda un Institut, sur le modèle de l'Institut national des Sciences et Arts, dont il était membre. Il l'installa somptueusement dans les palais de deux beys fugitifs, Cassim bey et Hassan cachef. La gravure exposée nous fait assister à sa réception par ses confrères.

Monge fut le premier président de l'Institut d'Égypte. Trois portraits et deux bustes, dont l'un signé Rude, le représentent.

Lors de la première organisation de l'Institut national, le secrétaire de chaque classe n'exerçait ses fonctions que pendant une année. Bonaparte estima que pour donner aux travaux académiques l'esprit de suite, la présence d'un secrétaire perpétuel au Bureau était nécessaire. Il rétablit donc à l'Institut d'Égypte cette charge, jadis régulièrement tenue dans les Académies de l'ancien régime. Au Caire, elle fut confiée à Joseph Fourier, dont les connaissances étaient encyclopédiques.

Aucun des membres de l'Expédition ne remplit en Égypte d'offices plus divers que Fourier. Secrétaire perpétuel de l'Institut, il en fut l'animateur, et il dirigea le premier groupe de ses confrères, qui d'août à octobre 1799 explora la Haute Égypte ; fonctionnaire, il siégea en qualité de commissaire du gouvernement auprès du divan du Caire, composé de notables indigènes ; diplomate, il obtint de Setti Nefizeh, épouse de Mourad bey, la neutralité de ce chef des mameluks à la veille de la bataille d'Héliopolis, neutralité qui facilita la victoire, remportée par Kléber sur le grand vizir Youssef pacha. De cet illustre savant, de cet administrateur hors de pair, deux portraits figurent à l'Exposition. On y voit également ceux de Berthollet, du géologue Dolomieu, des naturalistes Geoffroy Saint Hilaire et Savigny, des médecins Desgenettes par Horace Vernet et Larrey par Girodet. Parmi les portraits des nombreux ingénieurs qui firent partie de la Commission des Sciences et Arts, citons ceux de Costaz, qui dirigea le second groupe de savants en Haute Égypte, de Lepère, qui se consacra à l'étude du Canal des Deux Mers, de Conté, dont le génie inventif n'était jamais en défaut. Sa réponse à Bonaparte, qui après le pillage par les insurgés caiotes, le 30 vendémiaire an VII, de la Maison du général Caffarelli, renfermant les instruments et les outils, lui demandait : « Comment travailler sans outils ? », le rendit célèbre dans l'armée : « Eh bien, nous ferons des outils », avait répliqué Conté.

La géographie est représentée à l'Orangerie par le portrait de Jomard et celui de Jacotin, auquel on doit la première carte d'Égypte à grande échelle ; l'orientalisme, par ceux de Marcel, directeur de l'Imprimerie nationale, et de Drovetti, futur consul de France et égyptologue.

Et comment n'aurait-on pas exposé le portrait de Dutertre, dont le crayon

alerte a reproduit les traits d'un nombre considérable de membres de l'Expédition, officiers, fonctionnaires civils et savants ?

* * *

A côté des portraits de savants, les visiteurs de l'Exposition ont sous les yeux toute une collection d'autographes : des mémoires scientifiques tels que l'*Analyse de l'eau et du limon du Nil* attribué à Berthollet, les *Recherches sur les Sciences de l'Égypte* de Fourier, l'étude de l'astronome Nouet sur *Les mesures grecques et égyptiennes*, le *Journal* tenu par le physicien Malus, source de premier ordre pour l'histoire de l'Expédition, puis des lettres de Desgenettes, de Jomard, de Malus, de Nouet, de Monge¹.

Deux imprimeries fonctionnèrent au Caire pendant notre occupation, une imprimerie libre, dirigée par J. E. Marc Aurel et une Imprimerie nationale, dirigée par J. J. Marcel. Pendant qu'il tenait garnison à Valence, le lieutenant d'artillerie Napoléon Buonaparte avait fréquenté assidûment la maison du libraire et imprimeur Pierre Aurel. Entreprenant et ingénieux, le fils de celui-ci, Marc obtint de son ancien client l'autorisation de participer à l'Expédition. Six semaines après le débarquement des Français, sa presse était déjà en action au Caire. Puis en janvier 1799, une Imprimerie nationale y fut installée. Les ouvrages sortis de ces deux établissements figurent à l'Exposition de l'Orangerie : le *Courrier de l'Égypte*, journal qui parut du 29 août 1798 au 9 juin 1801, la *Décade Égyptienne*, journal littéraire et d'économie politique, organe de l'Institut d'Égypte, et en outre divers livres français et arabes.

Enfin la *Description de l'Égypte*, cette œuvre unique dans notre histoire littéraire, et dont Geoffroy Saint Hilaire prédisait dans une lettre à Cuvier du 27 novembre 1799 l'importance et la future renommée, est exposée dans le meuble même établi spécialement pour la contenir.

On a souvent reproduit par la photographie le texte de l'inscription trilingue de la fameuse « Pierre de Rosette », dont l'étude permit à Champollion de découvrir le secret de l'écriture hiéroglyphique. On peut voir à l'Exposition le moulage de ce célèbre monument, communiqué par le British Museum, où l'original est conservé.

L'œuvre accomplie par les savants français en Égypte a déjà été le sujet de

1. La notice de la lettre de Monge à Fourier (*Catalogue de l'Exposition*, p. 149), n'est pas exacte. Monge ne donne pas à Fourier « la liste des personnes qui doivent composer l'ensemble des savants revenus d'Égypte », mais au contraire il le prie de dresser cette liste. Nous avons publié cette lettre, qui appartient aux Archives de l'Académie des Sciences, dans le numéro du 24 mars 1937 du *Journal des Débats*.

nombre de monographies de détail. Les ouvrages d'ensemble sur l'histoire de l'Expédition ne manquent pas de lui faire une large et juste place. Mais les portraits et les documents réunis à l'Orangerie des Tuileries par les habiles organisateurs de l'Exposition « Bonaparte en Égypte », forment une illustration aussi pittoresque qu'instructive de ces ouvrages

Henri DEHÉRAIN.

LIVRES NOUVEAUX

Atlas historique : I. L'Antiquité, par L. DELAPORTE, E. DRUOTON, A. PIGANOL et R. COHEN. Un vol. in-4° tellière, 20 p., 30 cartes sur dépliants. Paris, Les Presses universitaires de France, 1937.

Nous trouvons ici, dans un format maniable, l'ensemble des cartes nécessaires à la lecture des livres concernant l'Orient, la Grèce et la Rome classique, parus ces dernières années dans nos grandes collections historiques. La tâche a été exécutée de façon louable et originale, malgré les réserves que la difficulté des temps impose et que les auteurs sont les premiers à regretter (modicité du format, cartes uniquement en noir). Une introduction bibliographique, malheureusement imprimée en caractères minuscules et peu lisibles, renvoie aux ouvrages essentiels; viennent ensuite trente cartes ou plans, comportant parfois deux ou trois figures différentes, en général d'une grande netteté, pour l'établissement desquels il a été tenu compte des travaux les plus récents et les plus sûrs. L'ouvrage répondait à un besoin et il satisfait bien au but poursuivi.

A. M.

ROMANA, *Rivista dell'Istituto inter-universitario italiano*, 1^{re} année, n^{os} 4-5, juin-juillet 1937. — N^{os} 6-7, août-septembre 1937. Florence, Felice le Monnier.

Aux pages 176-186 du fascicule 4-5, nous relevons un article de M. Francesco Pellati sur les plus récentes explorations archéologiques en Italie. L'auteur insiste d'abord sur les travaux effectués en raison de la proximité du Bimillénaire d'Auguste. A Rimini, on a rendu au jour deux tours circulaires qui flanquaient l'arc d'Auguste et la partie du mur qui à l'est se rattachait à la porte; à Aoste, on a déblayé toute la cavea du théâtre, dégagé et restauré la section de l'enceinte fortifiée qui s'étend entre cet édifice et la *Porta Praetoria*, érigée en l'honneur d'Auguste. A Rome, non seulement on est en train d'explorer, de mettre en état et d'isoler le mausolée de l'empereur, mais surtout on a repris sous le palais Fiano les fouilles de l'*Ara Pacis*, qui ont déjà fourni un magnifique bas-relief représentant notamment des flammes.

L'autre grande découverte survenue ces temps derniers à Rome est celle de

l'entrée monumentale, donnant sur la *Via Recta*, du Stade de Domitien, à la place Navone. On a retrouvé aussi dans ces parages les vestiges de l'Odéon de Domitien et de deux autres monuments remontant à Agrippa : le *Porticus Boni Eventus* et le *Stagnum Agrippae*. Au forum, la curie recouvre sa physionomie antique à l'intérieur comme à l'extérieur.

Hors d'Italie, l'entreprise principale a été la restauration du théâtre de Sabratha, en Tripolitaine.

Dans le fascicule n^{os} 6-7, nous signalerons un article de M. Pericle Ducati sur le problème étrusque (p. 267-275) et une note de M. Giuseppe Fiocco sur l'Exposition du Tintoret à Venise (p. 296-300).

A. M.

G. E. Rizzo. *Saggi preliminari su l'Arte della Moneta nella Sicilia Greca*. Un vol. in-4^o, 105 pages, 2 planches, 85 figures. Roma, Libreria dello Stato, XVI E-F = 1938.

Je ne fais que signaler ici ces « essais », qui apportent beaucoup de notions nouvelles et qui sont comme la préface d'un ouvrage différent sur l'art de la monnaie en Sicile et dans la Grande Grèce. En publiant de nouveau les splendides pièces de la Sicile antique, le plus souvent avec un agrandissement qu'elles supportent très bien, l'éminent archéologue qu'est M. Rizzo s'est entouré de tous les éléments de comparaison qu'il a trouvés dans la sculpture, la céramique, la toreutique et la glyptique. Sans parler des grands graveurs de Syracuse, le « maître du Silène » de Naxos a été l'objet de fines remarques de l'auteur. En attendant l'ouvrage indiqué plus haut, qui sera publié en italien et en anglais, je tiens

à recommander les *Saggi...*, déjà si remplis d'un riche enseignement.

Adrien BLANCHET.

RICHARD SALOMON, *Opicinus de Canistris*. Un vol. de texte, in-8^o, vi. 348 pages et un atlas in-folio, 46 planches en fac-similé. The Warburg Institute, London S. W., 1936.

Opicinus de Canistris n'était pas un inconnu, mais on le connaissait peu et mal. L'Institut Warbourg, émigré de Hambourg à Londres, a entrepris de publier la minutieuse et savante étude de M. R. Salomon sur ce personnage singulier, en y joignant la reproduction intégrale de son œuvre principale, de caractère à la fois didactique et intime et d'intention assez mystérieuse.

Cette œuvre, qui n'a pas de titre, consiste en une suite de tableaux, on dirait plutôt de planches, de cartes ou de graphiques qui couvrent le recto et le verso de 27 feuillets de parchemin et forment le *Codex Palat. Vatic.*, 1993. Ce manuscrit, catalogué en 1913 par Saxl à la Bibliothèque du Vatican, a été utilisé pour la première fois par F. Gianani en 1927 dans son livre : *Opicinus de Canistris, l'Anonimo Ticinese*, publié à Pavie, dont Opicinus était originaire ; mais Gianani ne s'en était guère servi que pour les renseignements qu'il y trouvait sur l'histoire de Pavie. L'étude de R. Salomon, précédée de deux articles de recherches préliminaires, est complète et définitive.

Elle débute par l'examen du manuscrit unique du Vatican et la biographie d'Opicinus. Auparavant, on connaissait bien un ouvrage resté anonyme publié en 1727 par Muratori (*Rerum Ital. Script.*, XI, 1) sous le titre de

Liber de laudibus civitatis Ticinensis, *Anonymus Ticinensis*, puis un traité *Tractatus de preeminencia spiritualis imperii* attribué dans trois manuscrits du xv^e siècle à un certain Opicinus de Canistris, que R. Scholz a imprimé en 1914 dans ses *Unbekannte Kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern*, I et II. Le manuscrit du Vatican, grâce à une liste chronologique qui énumère les œuvres de l'auteur, a permis de constater que les trois ouvrages signalés étaient dus à Opicinus. Des notes biographiques nous renseignent abondamment d'autre part sur l'existence assez compliquée et changeante de cet Opicinus. On y voit qu'il est né en 1296, qu'il fit difficilement des études fort diverses, qu'il vécut à Pavie, à Gênes, à Milan, qu'il souffrit de la pauvreté et dût travailler pour vivre, qu'il entra dans les ordres, qu'il séjourna longtemps à Avignon, qu'il y écrivit de nombreux ouvrages, qu'il obtint de modestes bénéfices et surtout des expectatives sans suite, qu'il fut malade à la mort, qu'une de ses mains fut paralysée, qu'il exerça tardivement et médiocrement le ministère ecclésiastique. Sa propre biographie s'arrête à juin 1336 sous le pontificat de Benoît XII. Mais sa vie se prolongea au moins jusqu'à 1352. Il avait fini par obtenir une fonction à la Cour pontificale, celle de *scriptor* à la pénitencerie apostolique, qui dût lui permettre de mieux terminer son existence. Bien curieux personnage en effet, hanté par ce qu'il croyait l'appel de la chair, par des songes bizarres, d'une piété ombrageuse, âme toujours inquiète, toujours préoccupée d'elle-même, d'une humilité passionnée, s'accusant sans merci : *Ille sum ego qui ista transcripsi ad testimonium con-*

tra me in die judicii. Les feuillets de son manuscrit, bien qu'ils témoignent de remarquables qualités de dessin, sont pleines de choses étranges, de sens magique et cabalistique, d'allégories obscures, d'interventions diaboliques, si bien que M. Salomon s'est demandé si Opicinus ne relevait pas de la psychiatrie. Néanmoins bien des détails méritent d'être retenus et peuvent servir pour interpréter certains faits et comprendre certains personnages de cette première moitié du xiv^e siècle d'un intérêt si passionnant dans tout le midi de l'Europe occidentale.

M. Salomon avec un grand zèle paléographique a déchiffré les innombrables annotations répandues en tous sens sur les feuillets du manuscrit ; il les a presque toutes reproduites dans un commentaire fort érudit. D'autre part il en a fait une étude systématique sous le titre : *Tradition et personnalité*, où il examine tour à tour les cartes géographiques qui encadrent les dessins et les notes, le calendrier, le style, les remarques diverses, en particulier les éléments astrologiques et pseudo-astrologiques. En matière de conclusion il recherche les affinités intellectuelles d'Opicinus et les influences qu'il a pu subir. A cet égard il n'a pas trouvé grand'chose qu'il s'agisse des géographes anciens et du Moyen âge, de Dante, de Ramon Lull, d'autres encore. Il fait valoir surtout le mouvement religieux, prophétique, spirituel, hérétique dans les pays riverains de la Méditerranée, en particulier les rapports avec le pape Jean XXII et Benoît XII, le long séjour que fit Opicinus à Avignon auprès de la Cour pontificale, dans cette ville devenue la métropole ecclésiastique et politique de l'Occident. Les considérations de M. Salomon à cet

égard sont peu probantes ; une connaissance plus profonde de ce milieu serait nécessaire.

Les dessins d'Opicinus ont été très heureusement reproduits à une échelle plus petite que celle de l'original. Un appendice dû à M. Heimann leur a été consacré. Opicinus avait pratiqué l'enluminure et la décoration des manuscrits. Des rapprochements ont pu être faits avec d'autres manuscrits et quelques peintures de l'époque. Quelques-uns de ces rapprochements sont assez instructifs. A cet égard le manuscrit d'Opicinus ne peut être négligé pour l'histoire de la renaissance artistique.

A. G.

LYNN THORNDIKE et Pearl KIBRE. *A Catalogue of Incipits of Mediaeval Scientific Writings in Latin*. In-4°, xvi pages et 926 colonnes. Cambridge (Mass.), the Mediaeval Academy of America, 1937.

Plus de dix mille incipits d'ouvrages latins, s'échelonnant presque tous entre le cinquième et le seizième siècle, et relatifs à l'alchimie, à l'astrologie, à la médecine, aux mathématiques et aux sciences naturelles, tel est le bilan de la publication que nous devons au professeur Thorndike, bien connu par ses grands travaux sur les sciences au moyen âge, et à sa collaboratrice Mlle Kibre.

On sait combien nombreux sont les traités, de toute étendue, dont les auteurs sont inconnus et qui, étant dépourvus de titres, ne peuvent être distingués et cités qu'au moyen des premiers mots du texte. On sait aussi que dans les manuscrits du moyen âge figurent très souvent comme anonymes des ouvrages dont l'auteur est cepen-

dant connu. C'est dire de quelle utilité et de quelle commodité particulière sera le présent répertoire, d'abord pour les bibliothécaires ayant à cataloguer des manuscrits scientifiques du moyen âge, ensuite pour les savants qui ont tant de peine à se débrouiller dans cette littérature immense et compliquée.

Est-ce à dire qu'il s'agit là d'un travail définitif, d'un répertoire *ne varietur*? Non, certes, car si les auteurs ont vu beaucoup de manuscrits, ils ont dû souvent aussi se contenter de prendre leur bien dans des catalogues ou dans des ouvrages divers. Or d'une part l'étude de la littérature scientifique du moyen âge n'est pas encore très avancée, de l'autre nombre de dépôts, au premier rang desquels le Cabinet des manuscrits de notre Bibliothèque nationale, ne sont pas encore pourvus d'instruments de travail suffisants.

L'ouvrage se termine par un index de près de 150 colonnes, où les listes d'ouvrages sont reclassées sous noms d'auteurs ou sous rubriques méthodiques (Algorism, Cosmography, Psychology, etc.), dans un ordre alphabétique général. Les noms d'auteurs y sont mentionnés tantôt sous la forme latine, tantôt sous la forme française ou anglaise, etc., ce qui ne facilite pas la consultation. Peut-être eût-il été préférable de s'en tenir toujours à la forme latine.

Quoi qu'il en soit, ce Catalogue d'incipits rendra les plus grands services. Sa place est marquée dans toutes les bibliothèques savantes et on ne saurait trop remercier l'Académie médiévale américaine d'avoir fait l'effort nécessaire pour mettre à la disposition du public l'œuvre éminemment utile de M. Thorndike et de Mlle Kibre.

Ch. SAMARAN.

G. MILLET et D. TALBOT RICE. *Byzantine Painting at Trebizond*. Un vol. in-4°, 182 pages, 10 figures dans le texte, 57 planches. Londres, George Allen and Unwin, s. d. [1937].

Ce magnifique ouvrage est le résultat d'une double exploration des peintures murales des églises de Trébizonde, accomplie à trente-six ans d'intervalle. En 1893 Gabriel Millet, chargé d'une mission scientifique à Trébizonde, avait donné l'essentiel de ses observations dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (t. XIX, 1895, p. 419-459). En 1929 D. Talbot Rice a étudié et photographié ce qui subsiste encore de la décoration picturale. Malheureusement, depuis la transplantation des Grecs d'Anatolie en Europe, leurs églises ont été affectées à des usages profanes et les peintures qui les décoraient ont beaucoup souffert. Les deux témoignages se complètent donc à merveille. G. Millet a relevé dans ses notes des détails qui n'existent plus aujourd'hui. D'autre part D. Talbot Rice a retrouvé dans plusieurs églises deux couches de peinture, notamment dans la Theoskepastos, et la couche la plus ancienne transparaît suffisamment pour qu'on puisse juger de sa technique et de son style.

Ces renseignements suffisent à montrer le caractère vraiment nouveau de ce livre, qui restitue à l'histoire tout un aspect de la peinture byzantine d'Anatolie à des époques différentes.

Chacun des collaborateurs a écrit dans sa langue maternelle et, bien qu'ayant traité parfois aux mêmes édifices, les deux textes ne font pas double emploi, mais celui de G. Millet donne une synthèse de ses propres observations et de celles de D. Talbot Rice. On ne sera pas étonné d'y retrouver l'ad-

mirable méthode d'exégèse qui distingue l'auteur de l'*Iconographie de l'Évangile*, la délicatesse de ses analyses, qu'il s'agisse d'iconographie, de technique, de style, enfin la netteté avec laquelle il établit la succession et la filiation des différents styles, sans préjuger de la date des peintures, quand elle n'est pas indiquée par des inscriptions. C'est d'après cette méthode que sont décrites successivement les peintures de l'église Sainte-Anne, (où l'emploi des ombres vertes pour les visages permet de dater du XII^e siècle les parties les plus anciennes du décor), celles de la Theoskepastos, (où le coloris savant et nuancé, ainsi que la beauté du dessin et la recherche du caractère annoncent la Renaissance des Paléologues), celles de la chapelle rupestre de Saint-Sabbas, datées de 1411, et de la chapelle de la tour de Sainte-Sophie, datées de 1443, dont l'iconographie offre un aspect retardataire. A part les peintures de la Theoskepastos qui se rattachent franchement au style byzantin du XIV^e siècle, on remarque dans les autres églises un mélange singulier entre une certaine recherche de style pittoresque et une iconographie singulièrement archaïque, dont les thèmes semblent tirés des vieux manuscrits du VI^e siècle, comme le montrent surtout les peintures de la tour de Sainte-Sophie. G. Millet est frappé du rapport que présentent les thèmes des absides avec les fresques de Baouit.

Après avoir exposé le résultat de ses recherches qui portent sur une période plus étendue allant jusqu'au XIX^e siècle, D. Talbot Rice aboutit à des conclusions assez semblables. Ce qui le frappe, lui aussi, c'est la persistance à travers les siècles d'une tradition archaïque, qu'il n'hésite pas à attribuer à une école

locale, dont les œuvres ont subi plus ou moins l'influence de l'Orient, celle de l'art de Constantinople et même celle de l'Occident, (Vierge couronnée de la coupole de l'Évangélistria). Au style byzantin des peintures de Saint-Sabbas, avec leur coloris clair et l'allongement des figures, il oppose les couleurs un peu crues, les corps épais, les larges têtes d'une église voisine de Trébizonde, Kurt Boghan. Il constate la popularité du thème de la Deïsis dans les absides et le caractère original du coloris, qui se distingue à la fois de l'art savant de Mistra et de la technique sommaire des peintures capadociennes. Il montre les caractères communs entre la peinture de Trébizonde et le décor contemporain des églises bulgares et serbes, le coloris mis à part. La ressemblance lui paraît encore plus grande avec l'art de l'Athos, dont les rapports avec la Géorgie et la région du Caucase étaient fréquents au XIV^e siècle. Il montre d'ailleurs très bien comment le caractère cosmopolite du port de Trébizonde, escale naturelle entre l'Italie, la Grèce, la péninsule des Balkans et les pays du Caucase explique ce rayonnement d'influences.

Enfin il est un trait original de certaines églises de Trébizonde qui montre des rapports assez curieux entre le port de la mer Noire et les pays roumains. Ce sont les peintures qui couvraient les murs des églises à l'extérieur, dont D. Talbot Rice a relevé les traces à l'abside de Sainte-Anne et sur les façades de Napi-Djami et dont il a pu étudier des ensembles, conservés en partie, à l'église de Kurt Boghan (qu'il date du XVI^e siècle) et sur la partie construite de la curieuse église rupestre du monastère de Sumela, (vraisemblablement du XVIII^e siècle, le

décor intérieur de cette église ayant été exécuté entre 1710 et 1740).

D. Talbot Rice n'hésite pas à conclure que ce genre de décor aurait été importé d'Asie Mineure en Roumanie par l'intermédiaire de la Russie. Il y a à cela plusieurs difficultés. D'abord, s'il est exact que l'idée d'orner l'extérieur des édifices de reliefs sculptés puisse provenir de l'Iran et se soit propagé en Arménie et en Russie, il n'est pas du tout certain que l'idée du décor pictural soit née, comme le veut l'auteur, de l'ornementation sculptée. Il y a là deux conceptions esthétiques distinctes.

D'autre part, comme l'a montré Paul Henry dans son livre sur *Les Églises de la Moldavie du Nord* (1930, p. 226 et suiv.), le décor extérieur de ces églises, dont on ne connaît aucun ensemble antérieur au XVI^e siècle, obéissait à un programme logique et rigoureux, très différent du programme de l'ornementation intérieure. Les vastes espaces qu'offraient les murs des églises moldaves permettaient de traiter des sujets d'une grande ampleur destinés à l'édification et à l'enseignement : Jugement Dernier, Hymne Acatiste, Échelle Céleste, arbre de Jessé, triomphe de l'Église etc...

À Trébizonde ces peintures extérieures sont malheureusement détériorées. Comme parfois en Roumanie les thèmes se présentent dans des cadres disposés en plusieurs registres. Certains sujets signalés par D. Talbot Rice coïncident avec les tableaux moldaves : épisodes de l'Ancien Testament à Kurt Boghan, Genèse, arbre de Jessé à Suméla, mais d'autres thèmes de la même église, jeunesse de la Vierge, vie de Jésus, auraient pu être aussi bien traités à l'intérieur de l'édifice. Le programme n'a donc pas la même rigueur

qu'en Roumanie. Enfin le décor le plus récent signalé dans les églises moldaves est celui du monastère de Suscevița, qui date de 1600, tandis que cette mode s'est perpétuée à Trébizonde jusqu'au XVIII^e siècle. On peut donc se demander si, loin d'avoir inspiré leurs confrères moldaves, les peintres de Trébizonde ne sont pas plutôt leurs tributaires.

LOUIS BRÉHIER.

Encyclopédie de l'Islam. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié par Th. Housma, A. J. Wensinck, E. Lévi-Provençal, H. A. R. Gibb et W. Heffening. Leyde, Brill, Paris, C. Klincksieck.

Depuis notre dernier compte rendu (1935, p. 94), quatre fascicules de ce savant dictionnaire, si utile non seulement aux orientalistes, mais à toutes les personnes adonnées à l'étude de l'histoire et de la géographie de l'Orient ont été publiés. Ils portent les numéros 52, *Nur al-Din à Padri*; 53, *Padri à Pozarevac*; 54, *Pozarevac à Razi*; 55, *Razi à Ruzzik b. Talat*. Parmi les articles les plus étendus, nous citerons : *Nusairi*, nom d'une secte chiite de Syrie; *Okba*, célèbre général du premier siècle de l'hégire; les nombreux califes, hommes d'état et écrivains, qui ont porté le nom d'*Omar*; *Oran*, *Orfa*, *Pasha*, *Perse*, *Raguse*, *Raig*, ancienne Ragha, ville de Médie, *Al Rashid*, sultan alide du Maroc et fondateur de la dynastie encore régnante, *Rhodes*, *Riyala bey*, capitaine de la réale impériale, *Roumélie*.

En même temps qu'ils poursuivaient la publication du corps de l'ouvrage, les directeurs avaient commencé à faire paraître un Supplément donnant les

articles omis, ou bien complétant certains autres. La Livraison 2 du Supplément (1936) contient un article *Djughrafiya*, où l'on a traité de la littérature géographique musulmane et qui est illustré de cartes; *Hashish*, produit enivrant; *Ismailiya*, secte chiite. Cette livraison contient aussi des figures représentant des tapis.

Parmi les articles de la Livraison 3 du Supplément (1937), nous citerons *Konya*, *Kubba*, tombeau surmonté d'une coupole, avec 14 figures, *Maa-fir*, tribu de l'Arabie méridionale, *Merw*. Parmi ceux de la Livraison 4 (1937), nous relevons les articles *Mu karnas*, désignation d'un motif décoratif, avec plusieurs figures, *Perim*, *Philippines*, *Serbie*, *Sudan oriental*.

Tous ces articles sont accompagnés d'une bibliographie développée.

H. D.

Mélanges de linguistique et de philologie, offerts à Jacq. van Ginneken, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance (21 avril 1937). Un vol. in-8°, LI-364 pages. Paris, Librairie C. Klincksieck, 1937.

A l'occasion du soixantième anniversaire de la naissance du Père Jacq. van Ginneken, professeur à l'Université de Nimègue, ses élèves ont eu l'aimable pensée de lui donner un témoignage de leur respect, de leur gratitude et de leur affection. Un comité d'honneur a été formé, composé principalement de hautes personnalités Néerlandaises, mais où la Belgique, le Danemark, la France, l'Allemagne sont également représentées. Un comité exécutif, composé de MM. J. Wils, Fr. Rob. Meesters et W. Slijpen, a recueilli un choix d'études permettant à un certain nom-

bre de savants du monde entier de faire preuve de leur respect et de leur amitié pour l'éminent linguiste

L'ouvrage débute par la bibliographie des travaux du P. Jacq. van Ginneken. Son premier article porte la date de 1894 : les derniers ont paru en 1937 : depuis quarante-trois ans son labeur a été ininterrompu. Son activité scientifique s'est manifestée sous forme de livres, tels que *Principes de linguistique psychologique*, thèse présentée en 1907, et *Handboek der Nederlandsche taal*, deux vol. in-4°, parus en 1913 et 1914, d'articles, de discours, de comptes rendus critiques.

Nous donnerons maintenant la liste des quarante et une études, dont ce volume de *Mélanges* se compose.

M. J. Sirks : *Klang, Stimme und Laut im Geltungsbereich der Vererbungslehre*, avec une bibliographie. — L. Kaiser : *Die Gaumenform und ihre Beziehung zu den Sprachlauten*, avec quatre planches. — Roman Jakobson : *Ueber die Beschaffenheit der prosodischen Gegensätze*. — Paul Menzerath : *Neue Untersuchungen zur Lautabgrenzung und Wortsynthese mit Hilfe von Tonfilmaufnahmen*. — V. Brondal : *Définition de la morphologie*. — Louis Hjelmslev : *La nature du pronom*. — Serge Karcevski : *Phrase et proposition*. — A. Debrunner : *Dissimilation ganzer Wörter*, avec une bibliographie sommaire. — A. Belic : « *Substantivum adverbiale*. » — Vilem Mathesius : *Double negation and grammatical Concord*. — J. Vendryes : *Sur l'emploi de l'auxiliaire « avoir » pour marquer le passé*. — N. van Wijk : *Umfang und Aufgabe der diachronischen Phonologie*. — Josef Vachek : *Can the Phoneme be defined in terms of Time?* — Hjalmar

Lindroth : *Eine terminologische Hauptfrage*. — W. Schmidt : *Das Tauchmotiv in Erdschöpfungsmethoden Nord Amerikas, Asiens und Europas*. — Matteo Bartoli : *Ancora delle Origini dei linguaggi precolumbiani alla luce delle norme spaziali*. — J. J. Mikkola : *Finnisch-Ugrisch und Indoeuropäisch*. — A. Cuny : *(Chamito) sémitique et indo-européen*. — Wilt. Koppers : *Das magische Weltschöpfungsmysterium bei den Indogermanen*. — Vittorio Bertoldi : *Plurale Mediterraneo in residui fossili*. — Fürst N. Trubetzkoy : *Zur Vorgeschichte der Ostkaukasischen Sprachen*. — Karl Bouda : *Julius von Klaproths mizdshegische Aufzeichnungen*. — Alf. Sommerfelt : *Sur la notion du sujet en géorgien*. — Carlo Jagliavini : *Osservazioni sull'ergativo Georgiano*. — E. Benveniste : *Forme indo-européenne de gr. ἄβων*. — Jerzy Kurylowicz : *L'indo-européen connaissait-il A à côté de O ?* — Paul Kretschmer : *Eridanos*. — Jos. Schrijnen : *Le substrat italique et l'étrusque*. — Victor Magnien : *Cas de phonétique éolienne chez Homère*. — Erik Roothé : *Zu den I-Umlauten im Keltischen und Germanischen*. — Th. Baader : *Der Intensivierungsverlauf des germanischen Akzentes*. — Richard Huss : *Fremdethnische Grundlage und Sprachgrenzen*. — Albert Dauzat : *Le substrat germanique dans l'évolution phonétique du français*. — B. H. J. Weerenbeck : *Qu'est-ce qu'un gérondif ?* — Antonin Duraffour : *Phénomènes de phonétique syntactique dans un groupe de parlers alpins*, avec une carte de l'Oisans. — J. J. Salverda de Grave : *Giraut de Borneil et la poésie obscure*. — Alan

H. Gardiner : *On proper names.* — J. Wils : *Die Entwicklung des Kuschitischen Kasussystems.* — C. H. de Goëje : *Laut und Sinn in Karibischen Sprachen.* — A. Gemelli : *Nuovo Contributo alla conoscenza della*

struttura delle Vocali. — R. H. Stek-san : *The phoneme and the grapheme.* — A. Tanakadate : *Development of Romazi Writings in Japan and its Standardization.*

H. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

COMMUNICATIONS

1^{er} juillet. — M. André Parrot rend compte de la cinquième campagne des fouilles poursuivies par lui à Mari sur l'Euphrate. Le déblaiement des chambres prouve que ce palais du III^e millénaire couvrait une surface considérable, qu'on peut évaluer à deux hectares et demi. Les fouilles ont procuré des statues et des installations rituelles, telles que tables d'offrandes et autels. Plusieurs centaines de tablettes ont été recueillies, qui ont été déchiffrées par M. Dossin, adjoint à la mission. Ces textes confirment la richesse de la ville et la fréquence de ses relations avec la Mésopotamie et avec la côte de Phénicie.

8 juillet. — En 1755, l'abbé Barthélemy avait découvert et décrit une inscription latine relative à la divinité tutélaire de Cassis. Cette inscription ayant disparu au siècle dernier, Mommsen s'était cru autorisé à en contester l'authenticité, voire même, à en nier l'existence. D'après une découverte récente de l'archiviste local, M. Labande démontre le bien fondé des assertions de l'abbé Barthélemy.

— M. Wiet fait une lecture sur les relations égypto-abyssines à l'époque des sultans mamelouks.

L'évêque d'Abyssinie devait être un Egyptien consacré par le patriarche d'Alexandrie. C'était donc, pour le sultan d'Egypte, un motif d'intervention. Le problème des minorités — musulmane en Abyssinie, chrétienne en Egypte — sollicitait l'attention des deux gouvernements. Après l'échec des croisades, les Egyptiens redoutèrent une alliance possible entre les Abyssins et la Chrétienté européenne. Les souverains du Caire craignirent que les Abyssins ne détournassent le cours du Nil bleu et provoquassent ainsi la ruine de l'Egypte.

22 juillet. — M. Albertini donne lecture d'une communication de M. Franz Cumont sur une brève inscription grecque récemment découverte à Suse. On y lit le mot *archieus*, qui désigne probablement le grand prêtre du culte des rois Séleucides dans la Susiane.

— M. Ch. Virolleaud communique des documents nouveaux sur le roi Keret. On sait que la légende de ce roi constitue l'un des principaux cycles

des poèmes phéniciens qui ont été recueillis, en 1930 et 1931, par la mission Schaeffer, dans les ruines de Ras-Shamra et qui date du *xiv^e* siècle avant J.-C. Les épisodes précédemment publiés avaient trait à la jeunesse du roi, à son mariage, à ses déplacements depuis le pays d'Edon jusqu'à Tyr et Sidon et à sa rencontre avec Thérach, héros dont le nom est identique à celui du père d'Abraham.

Les documents inédits qu'analyse M. Ch. Virolleaud se rapportent à la vieillesse et au déclin du roi. Au cours de quelque combat, Keret a été blessé grièvement et, si ses enfants se réjouissent de le retrouver en vie, leur inquiétude est cependant grande, car ils avaient pensé jusqu'alors que Keret, fils du dieu El et de la déesse Ashérat, était invincible, invulnérable et immortel. Il apparaît maintenant qu'il rendra l'âme un jour, comme les autres hommes.

C'est aussi que Keret n'a pas su remplir sans défaillance ses devoirs de roi, dont les premiers sont de défendre la veuve, de nourrir l'orphelin, de frapper quiconque opprime les pauvres. Keret mourra donc comme, par exemple, les prévaricateurs du Psaume LXXII ou comme le roi de Tyr, dans la célèbre élégie d'Ezéchiel. La morale de ce conte philosophique est fondée sur la croyance, si répandue dans l'Orient ancien, que toute maladie est un châtiement et que c'est par le péché que la Mort est entrée dans le monde.

29 juillet. — M. Vendryes rend compte du congrès phonétique de Gand, où il a représenté l'Académie.

— M. R. Ghirshman expose les résultats des fouilles qu'il a poursuivies de septembre 1937 à janvier 1938 en

Iran à Sialk, près de Kachan. Ces fouilles ont révélé l'existence d'une fort ancienne civilisation remontant au *v^e* millénaire avant notre ère et intermédiaire entre la fin du néolithique et le début de l'âge du métal.

La céramique est très primitive, l'outillage de pierre abondant, l'industrie de l'os sculpté très développée. Un porte-silex en os, représentant un personnage, peut être considéré comme la plus ancienne des statuettes d'hommes trouvées en Iran et en Mésopotamie. Cette civilisation autochtone se poursuit pendant plus d'un millénaire, passant par différentes phases de l'évolution de la culture humaine. L'invention du four est suivie de l'apparition du tour de potier; la hutte en roseaux est remplacée par des maisons en boue séchée, et plus tard en briques crues.

Vers la fin du *iv^e* millénaire avant notre ère, apparaissent les premières tablettes à écriture pictographique, non encore déchiffrée. Ce site resta longtemps inoccupé, puis un nouveau peuple appartenant aux tribus indo-iraniennes s'installa à Sialk. La découverte d'une grande nécropole appartenant à cette époque, où plus de deux cents tombes furent ouvertes, permet de reconstituer l'ensemble de cette nouvelle civilisation, très différente de celle qui l'a précédée, mais marquant des attaches multiples avec celle du Caucase, de la Russie du Sud et du bassin du Danube.

5 août. — M. Rand, de l'Université de Harvard, fait une communication sur une édition nouvelle des commentaires de Virgile par Servius, qu'il prépare avec le concours de plusieurs érudits.

19 août. — M. Mario Roques

annonce que M. Maurice Bérard a fait don à l'Académie de cinq lettres de Guizot et de Waddington, ancien ministre des Affaires Étrangères et membre de l'Académie des Inscriptions, relatives aux fouilles de Mariette en Egypte et à des inscriptions sur le culte d'Isis en Sardaigne.

— M. Albertini fait une communication sur un passage du *Digeste* (49, 16, 12, 1), où se trouve citée textuellement une phrase d'Auguste, non signalée comme telle jusqu'à présent. Cette phrase, qui exprime l'opinion d'Auguste sur l'emploi de la main-d'œuvre militaire, est manifestement tirée d'une lettre. Auguste n'a jamais écrit un traité sur la discipline militaire, à l'existence duquel certains philologues ont cru, par une interprétation abusive des témoignages antiques.

26 août. — M. Franz Cumont donne lecture d'une communication de M. Dussaud sur la troisième personne de la triade syrienne héliopolitaine.

Pour préciser la nature et le nom de ce troisième personnage, M. Dussaud utilise, notamment, la belle collection des inscriptions grecques trouvées dans

les fouilles de Délos. Hadad et Atargatis y sont accompagnés d'un Asclépios dont le nom syrien est Simios. Comme, d'autre part, en Phénicie, Asclépios recouvrait le nom du dieu Eshmoun, il y a tout lieu de reconnaître deux formes différentes du même nom dans Simios et dans Eshmoun.

Dans les textes de Ras Shamra, qui sont de plus d'un millénaire plus anciens, on trouve les mêmes entités divines, avec cette complication, cependant, que le dieu ou esprit de la végétation Eshmoun-Simoun, autrement dit Adonis, est dédoublé en un dieu des sources vives, Aliyan Baal, et un dieu de la maturité des récoltes, Mot.

La résorption de plusieurs divinités similaires en une seule est, d'ailleurs, un phénomène courant du syncrétisme de basse époque.

SUBVENTIONS.

L'Académie a accordé une subvention de 30.000 francs à M. Fernand Lot, pour la continuation de la publication du *Dictionnaire Du Cange*, et une subvention de 8.000 francs à M. Gabriel Millet pour la publication des travaux relatifs au Mont Athos.

ACADÉMIES ÉTRANGÈRES

ACADÉMIE DE BAVIÈRE, MUNICH.

Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Abteilung, 1935.

1. — Julius von Schlosser, « *Histoire du style* » et « *histoire de la langue* »

de l'art. L'auteur se demande s'il existe une langue de l'art plastique et dans l'affirmative, si l'on en peut, et en quelle manière, écrire l'histoire. (39 pages.)

2. — Georg Pfeilschifter, *La cor-*

respondance de Friedrich Nicolai avec [le monastère] de Saint-Blaise. Contribution au jugement porté par l'auteur sur le catholicisme, fondée sur son voyage dans l'Allemagne du Sud en 1781. (97 pages.)

3. — Georg Leidinger, *Sur l'histoire de la formation de la « Germania illustrata » de Aventinus et de son « Zeitbuch über ganz Teutschland ».* Séries de recherches sur la formation de ces écrits et fragment inédit de l'un d'eux. (33 pages.)

4. — Walther Lotz, *Études sur la ferme des impôts.* A en considérer rapidement l'histoire chez les Grecs, chez les Romains et en France, on s'aperçoit que la ferme était rendue nécessaire par l'absence d'un corps de fonctionnaires rétribués ; mais ce n'était ni le meilleur moyen ni le moins coûteux pour lever les impôts. (33 pages.)

5. — Walter Goetz, *L'intuition dans les sciences historiques.* Les nouvelles tendances d'une école historique, pour laquelle l'intuition serait le mode fondamental de notre connaissance. (30 pages.)

6. — Hugo Koch, *Gelasius défenseur de la politique ecclésiastique de*

ses prédécesseurs, les papes Simplicius (468-483) et Félix III (483-492). Contribution à la langue des écrits du pape Gelasius I (492-496) et des lettres papales antérieures. (85 pages.)

7. — Karl Vossler, *La poésie de la solitude en Espagne, 1^{re} partie.* (174 pages.)

8. — Otto Behaghel, *Odal.* Étude de ce terme juridique. (23 pages.)

9. — Franz Dolger, *Les documents du Monastère de Saint-Jean Prodromos près de Serrès.* Les originaux sont perdus ; il est difficile d'espérer les restituer ; rappel des conditions dans lesquelles nous sont parvenues les copies ; datation des documents. (52 pages.)

10. — Martin Grabmann, *Recherches manuscrites et mélanges relatifs à l'œuvre littéraire de Guillaume de Conches et à ses œuvres scientifiques.* (59 pages.)

11. — Anton Spitaler, *Le dénombrement des vers du Coran, d'après la tradition islamique.* (74 pages.)

12. — Hans Oertel, *L'équivalence syntactique du génitif et de l'ablatif dans les verbes indiquant la séparation dans la prose védique.* (44 pages.)

Y. BÉQUIGNON

Le Gérant : Georges ORT-GEUTHNER.

Langres. — Imprimerie Champenoise.

OUVRAGES REÇUS PAR LE JOURNAL DES SAVANTS

DU 1^{er} JUILLET AU 31 AOUT 1938

Tous les ouvrages adressés au *Journal des Savants* seront annoncés à cette place, sans préjudice des comptes rendus détaillés ou sommaires, dont ils pourront être l'objet.

The British Museum quarterly, vol. XII, n^o 3. London, Published by the Trustees, 1938.

CORSO BUSCAROLI. *Perfidum ridens Venus. L'Ode III 27 di Orazio*. In-8^o, Bologne, Nicolo Zonichelli, 1937.

L.-A. CONSTANS. *L'Énéide de Virgile. Étude et analyse*. In-12, Librairie Mellottée, 48, rue Monsieur le Prince, 1938.

VICE-AMIRAL DURAND-VIEL. *Les campagnes navales de Mohammed Aly et d'Ibrahim*. Deux vol. in-4^o, Paris, Imprimerie Nationale, 1937.

L. L. HAMMERICH. *The Beginning of the strife between Richard Fitzralph and the Mendicants*. In-8^o, Copenhagen, Levin and Munksgaard, 1938.

SIR JAMES JEANS, SIR WILLIAM BRAGG, E. W. APPLETON, E. MELLANBY, J. B. S. HALDANE, JULIAN HUXLEY. *Le progrès scientifique*. (Comité pour l'Expansion du Livre scientifique, secrétaire général Paul Gaultier.) In-8^o, Alcan, 1938.

EINAR MOLLAND. *The Conception of the Gospels in the Alexandrian Theology*. In-8^o, Oslo, Jacob Dybwad, 1938.

MARGARETHA MOLT. *Ad Apulei Madaurensis Metamorphoseon librum primum commentarius exegeticus*. In-8^o, Groningue, De Waal, 1938.

BIAGIO PACE. *Arte e civiltà della Sicilia antica*. Vol. II. In-4^o, Roma, Societa Editrice Dante Alighieri, 1938.

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER. *La huitième campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit* (printemps 1936). Rapport sommaire suivi d'études sur les textes et inscriptions par E. Foffrer, F. Thureau-Dangin, Ch. Virolleaud. In-4^o, Paris, Paul Geuthner, 1937.

Syria. Tome XVIII, 4^e fascicule. Paris, Paul Geuthner, 1937.

VILLEHARDOUIN. *La Conquête de Constantinople*, éditée et traduite par EDMOND FARAL. T. I. (1199-1203). (Les Classiques de l'Histoire de France publiés sous la direction de Louis Halphen et sous les auspices de l'Association Guillaume Budé.) In-8^o, Paris, Les Belles-Lettres, 1938.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S. A.

12, RUE VAVIN, PARIS (VI^e)

Le tome III vient de paraître : (publication achevée).

LES PROLÉGOMÈNES D'IBN KHALDOUN

TRADUITS EN FRANÇAIS ET COMMENTÉS PAR M. DE SLANE

Membre de l'Institut

Reproduction photomécanique de la première partie des tomes XIX, XX et XXI des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale publiés par l'Institut de France.

PRÉFACE DE GASTON BOUTHOU, DOCTEUR ÈS LETTRES

1^{re} partie : XXIV, CXVI et 486 pp., gr. in-8°, 1934. — 2^e partie : 493 pp., gr. in-8°, 1936.
3^e partie : 1 planche, 573 et 8 pp., gr. in-8°, 1938.

3 vol. gr. in-8°, 1934-1938. Prix de l'ouvrage complet. 400 fr.

Depuis longtemps déjà on déplore l'impossibilité de trouver dans le commerce la traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun. La traduction du Baron de Slane, magnifiquement éditée par l'Imprimerie Nationale aux alentours de 1860, est épuisée depuis de longues années déjà.

Cependant l'intérêt va en augmentant pour Ibn Khaldoun et pour son œuvre, intérêt dont la manifestation la plus marquante réside dans le nombre des études, articles et ouvrages qui lui ont été consacrés ces derniers temps.

Cet intérêt s'explique aisément Ibn Khaldoun est le dernier grand philosophe de l'Orient musulman. On peut dire qu'il est l'aboutissement de la lignée des penseurs qui renouvèrent la tradition hellénique et qui, pour la première fois depuis le moyen âge, s'adonnèrent à l'étude des sciences et de la philosophie.

Cependant l'œuvre d'Ibn Khaldoun est double. Cet auteur fut un grand historien : dans son Histoire Universelle, il tenta, quoique desservi par le manque de documents, un énorme effort pour la compréhension historique de l'Univers d'alors. Il consacra à l'histoire de l'Afrique du Nord un vaste ouvrage sans lequel, comme on l'a dit justement, nous ne saurions rien de ce qui advint dans ces pays pendant les siècles qui suivirent la conquête arabe. En ce moment où l'on approfondit l'histoire de l'Afrique du Nord, l'attention de tous les historiens est tournée vers Ibn Khaldoun ; certains chapitres des Prolégomènes sont en effet un véritable « Discours » sur l'histoire du Maghreb.

Mais ce sont surtout les Prolégomènes qui concentrent toute la pensée et l'énorme expérience de philosophe, d'historien et d'homme d'Etat d'Ibn Khaldoun. Dans cet ouvrage parfois étrange, l'on voit s'annoncer pour la première fois ce que l'on pourrait appeler « l'esprit moderne » tel qu'il fut exprimé ensuite par les philosophes italiens de la Renaissance et précisé par Descartes. Tous les traits de leur mentalité sont déjà dans Ibn Khaldoun : dédain pour la méthode d'autorité, analyse aiguë des faits et des traditions, indépendance d'esprit. Les Prolégomènes évoquent invinciblement aussi le souvenir d'Auguste Comte et de Spencer : le grand effort, qui dura plusieurs siècles, de la pensée philosophique orientale vient aboutir chez Ibn Khaldoun à une philosophie de l'histoire à tournure d'esprit positiviste avant la lettre. D'où l'aspect souvent encyclopédique de certains chapitres des Prolégomènes.

Cette synthèse des connaissances d'une époque entière fait des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun un ouvrage indispensable à quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Islam et des pays musulmans et même à l'étude de leur pensée actuelle. De plus, les Prolégomènes ne sont pas une sèche encyclopédie : les faits et les idées qu'ils exposent sont unifiés par une pensée, souvent géniale, qui parvient à en dégager une philosophie de l'histoire et une sociologie d'une puissance originale.

La langue d'Ibn Khaldoun n'est nullement obscure ; il écrit au contraire un style d'une remarquable clarté. La traduction de Slane, quoique ancienne déjà, reste excellente, les plus sévères critiques ne sont parvenus à lui faire que des objections portant sur d'infimes détails. Elle reproduit le texte entier des Prolégomènes dans une langue limpide et aisée qui les rend accessibles même au lecteur nullement spécialisé.